



Edith Côté-Demers
et la chimie des amours
spontanées Page E 3



Adrian Paci en solo
aux frontières du temps
au MACM Page E 6

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 FÉVRIER 2014



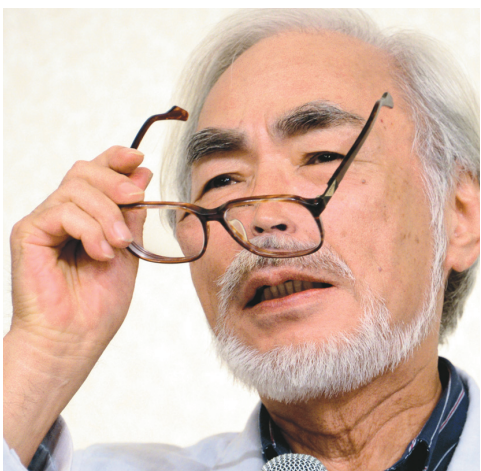
SOURCE STUDIO GHIBLI

Une image du film *Le château ambulant*, présenté à la Mostra de Venise en 2004.

HAYAO MIYAZAKI

L'œuvre faite homme

Opus ultime du cinéaste d'animation japonais, *Le vent se lève* vient clore une carrière admirable



TOSHIFUMI KITAMURA AFP

« Il faut séparer Jiro Horikoshi des extrémistes de droite qui se sont emparés de lui comme d'une expression de leur patriotisme et de leur complexe d'infériorité »

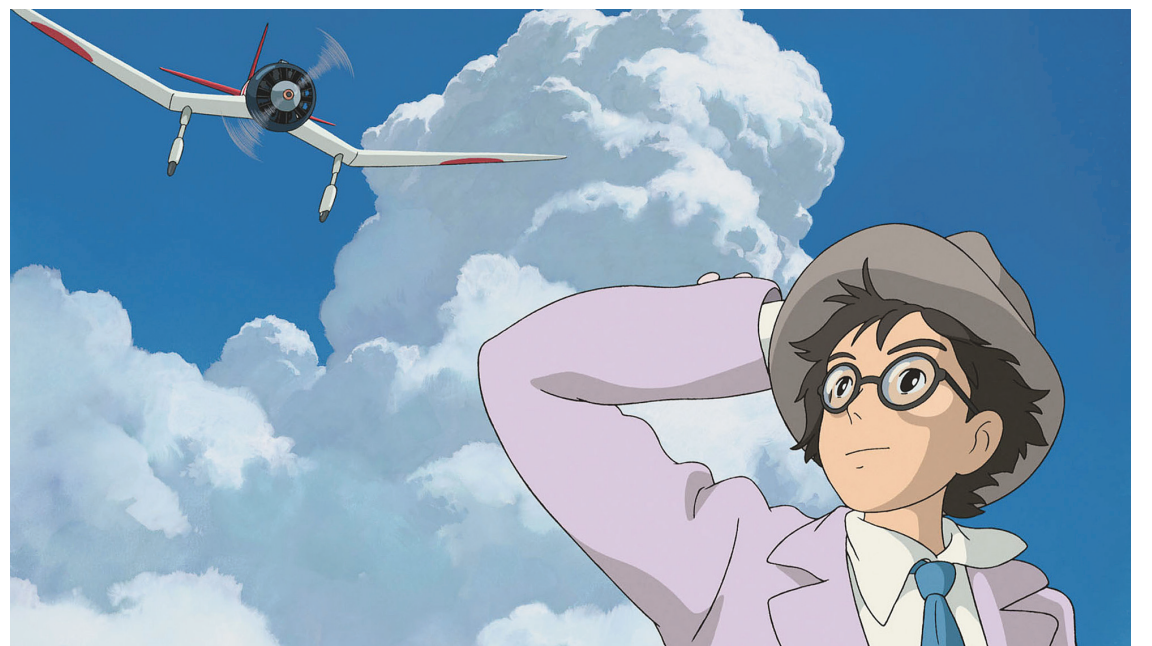
Hayao Miyazaki, à propos du héros de son dernier film, inspiré du père du chasseur Zéro, l'avion symbole de Pearl Harbor

Dévoilé à la Mostra de Venise, le long métrage d'animation *Le vent se lève*, à l'affiche le 28 février, constitue la dernière offrande de Hayao Miyazaki au septième art. Retour sur la filmographie d'un maître du cinéma d'animation traditionnelle, dont l'héritage peut se comparer sans rougir à celui de Walt Disney.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le vent se lève est un drôle d'oiseau cinématographique : un drame biographique animé, en l'occurrence. De l'enfance à l'âge adulte, on y suit le parcours de Jiro Horikoshi, l'ingénieur en aéronautique japonais qui conçut autrefois les chasseurs bombardiers Mitsubishi A6M, mieux connus sous le surnom de « chasseurs Zéro ». En apparence, le sujet colle mal à l'univers fantaisiste et aux valeurs antimilitaristes du cinéaste Hayao Miyazaki, qui a pourtant décidé d'en tirer son chant du cygne.

Pour mémoire, les chasseurs Zéro furent utilisés lors de l'attaque de Pearl Harbor ainsi que lors de frappes kamikazes. D'où la surprise pour quiconque fréquente la filmographie de Miyazaki, lui qui, dès ses débuts, proposait, avec des films tels *Nausicaä de la vallée du vent* et *Laputa : le château dans le ciel*, des allégories pacifistes.



SOURCE EQUINOXE FILMS

Une image tirée du *Vent se lève*, un drame animé suivant le parcours de l'ingénieur Jiro Horikoshi

Miyazaki : l'écologie, dont il est l'un des chantres les plus notables avec Frédéric Back, dont il admirait d'ailleurs le travail.

Autre parti pris marqué ? Le féminisme. Que ce soit dans les films déjà cités ou encore dans *Mon voisin Totoro* et *Kiki la petite sorcière*, les héroïnes miyazakiennes prennent le pas sur les héros. Qu'elles soient fillettes ordinaires ou guerrières, elles sont toujours vives, volontaires et courageuses. Leurs péripéties s'inscrivent dans des récits d'apprentissage (celui de la gamine privée de ses parents dans *Le voyage de Chihiro* ; celui de l'adolescente métamorphosée en vieille dame dans *Le château ambulant*), voire d'émancipation (celle de la petite Ponyo dans la relecture darwinienne de *La petite sirène* qu'est *Ponyo sur la falaise*). Selon Miyazaki, « les sociétés qui valorisent les femmes réussissent mieux ».

A cet égard, le cinéaste n'hésite pas à être en porte-à-faux avec les valeurs traditionalistes de son pays. Cette indépendance d'esprit lui inspira des sujets — et des angles — peu populaires auprès des studios établis, dont le mytique Toei, où il fit ses classes à partir de 1963, puis chez A-Pro et enfin Nippon Animation, où il fut promu réalisateur en 1978. Las d'essayer des refus, il réalisa de manière indépendante *Nausicaä de la vallée du vent*, qu'il avait auparavant fait paraître en manga (bande dessinée japonaise). Sorti en 1984, ce film relatant la lutte d'une jeune femme pour mettre fin à la guerre qui ravage son monde et préserver ce qu'il reste de la nature connut un triomphe.

Si bien que, l'année suivante, Miyazaki cofonda le studio Ghibli avec Isao Takahata (*Le tombeau des lucioles*). D'autres animateurs se joignirent à eux, mais ce furent les longs métrages de Miyazaki qui remportèrent les succès les plus retentissants. *Princesse Mononoké* et *Le voyage de Chihiro* fracassèrent des records d'as-

sistance au Japon, le second dépassant même, avec des recettes de près de 300 millions de dollars canadiens, celles de *Titanic*. Du jamais vu.

Prolongement du studio destiné au public, le musée Ghibli dessiné par le cinéaste ouvrit ses portes en 2001 (pour l'anecdote, le réalisateur privilégie encore là une approche peu orthodoxe en ne permettant la venue que de 200 visiteurs par jour). Dans l'intervalle, Hayao Miyazaki sera passé d'artiste excentrique à trésor national.

Hormis son style coloré et luxuriant et sa fidélité à l'animation traditionnelle, les valeurs humanistes de Miyazaki ont influencé nombre de cinéastes nippons de premier plan, comme Satoshi Kon (*Paprika*, 2006), Mamoru Hosoda (*Les enfants loups*, 2012), Hiromasa Yonebayashi (*Arrietty, le petit monde des chapardeurs*, 2011), Makoto Shinkai (*Voyage vers Agartha*, 2011), Keiichi Hara (*Colorful*, 2010). Mais aussi des géants de l'animation ailleurs dans le monde, dont John Lasseter, réalisateur et directeur créatif chez Pixar (*Histoire de jouets*, 1995), un admirateur fervent qui supervise la distribution nord-américaine des productions Ghibli par un partenariat commercial conclu en 1996 avec Disney.

Au-delà des apparences

Campé dans le Japon ultraconservateur des années 1930, *Le vent se lève* marque un rare et étonnant détour du côté non pas d'une, mais d'un protagoniste, qui fit de surcroît progresser la machine de guerre nipponne. Et pourtant, tout s'explique dès les premières minutes du récit, qui débute non pas dans la réalité, mais dans un rêve.

Quant au militaire, l'auteur prend soin d'établir que Horikoshi ne cherche qu'à « créer de beaux avions ». Or, à l'époque, c'est en tout cas le postulat du film, il n'avait d'autre choix que

VOIR PAGE E 10 : MIYAZAKI

CULTURE

De la musique avant toute chose...



ODILE TREMBLAY

La musique adoucit les mœurs, dit-on, et si elle pouvait parfois sauver des vies? L'incroyable trajectoire d'Alice Herz Sommer en fait l'éblouissante démonstration à travers *The Lady in Number 6: Music Saved My Life* de Malcolm Clarke, en nomination pour l'Oscar du meilleur court métrage documentaire (38 minutes, pas si court).

Ce prodigieux portrait d'un être de lumière est entièrement produit par une équipe montréalaise. Même son maître d'œuvre, Malcolm Clarke, d'origine londonienne, lauréat d'un Oscar en 1989 pour le documentaire *You Don't Have to Die* sur un enfant cancéreux, habite Montréal depuis 1998.

Le film sera projeté aux Rendez-vous du cinéma québécois, ce samedi, à 13 h, à la Grande Bibliothèque (son producteur Frédéric Bohbot, de Bingury Films, s'adressera au public), aussi tous les après-midi jusqu'au 27 février au Cinéma du Parc. A voir en ces jours de grisaille, en guise de chasse-cafard.

Mais qui est donc cette Alice Herz Sommer? demanderont certains. Une bouille ronde, des yeux rieurs, les bras nus sous sa chemise rose, un collier de perles: coquette, à l'âge vénérable de 111 ans (109 au moment du tournage). La dame vit dans

son appartement londonien, jouant du Bach et du Beethoven sur son piano à queue, chaque jour. Plus vieille pianiste du monde, elle est aussi la survivante de l'Holocauste la plus âgée. Dans une vie antérieure, Alice fut incarcérée avec son fils Raphaël au camp de Theresienstadt, alors que ses proches s'évanouissaient parmi les cendres d'Auschwitz et de Dachau. Mais à l'entendre parler, à voir ses mains noueuses courir sur le clavier, son existence fut un jardin de roses. «*La musique a sauvé ma vie et la sauve encore*», dit-elle. À ses yeux, la beauté fleurit partout, voire au milieu des champs de ruines. «*Suffit de savoir où regarder*», assure-t-elle.

Un jour une journaliste allemande lui a demandé: «*Ne nous détestez-vous pas?*» «*La haine appelle la haine*, répondit la pianiste. *Bach, Beethoven, Brahms, Schubert me rendent heureuse.*»

On croirait entendre Roberto Benigni dans sa comédie sur fond d'Holocauste *La vie est belle*. Un gallon d'optimisme, trois fugues de Bach en secret de longévité et de félicité, ça vaut bien quelques rasades de whisky et des antidépresseurs.

Chercher la beauté dans les camps

Juive, elle est née à Prague en 1903; il faut l'entendre évoquer l'enchantement de son enfance chez des parents qui fréquentaient Gustav Mahler et Franz Kafka. «*C'est l'atmosphère intellectuelle dans notre maison qui était précieuse.*»

Déjà pianiste enfant, puis



KIERAN CRILLY

Plus vieille pianiste du monde, Alice Herz Sommer est aussi la survivante de l'Holocauste la plus âgée.

concertiste reconnue, mariée en 1937 à un violoniste, Leopold Sommer, bientôt mère, elle avait une vie riante: «*J'ai vécu un rêve jusqu'au tremblement de terre*», dit-elle à l'écran. En 1939, des milliers d'Allemands sur des motocyclettes envahissaient Prague. Les juifs allaient se faire à peu près tout confisquer, mais son père cacha un petit piano, leur

salut quotidien... Avant d'être envoyé à Auschwitz, il recommanda à ses enfants sur le pas de la porte: «*Demeurez seulement calmes et forts.*» Sa mère fut déportée en 1942. Avalée à son tour par la nuit et le brouillard, comme le mari d'Alice, Léopold, à Dachau. Rideau!

Alice Sommer Herz fut envoyée pour sa part avec son garçon au camp de Theresienstadt. Les musiciens se produisaient avec orchestre devant les autres détenus, pendant que les officiers nazis écoutaient aux portes. Elle avait 39 ans à son arrivée, vécu là-bas deux ans, après avoir participé à plus de 300 concerts. «*Chaque jour, la vie était belle. Même les gens très malades, devant un concert, redevenaient jeunes.*»

En 1949, elle émigra en Israël, où elle enseigna la musique, puis retourna à Londres afin d'accompagner son fils, violoncelliste accompli. Celui-ci revint s'établir en Angleterre, puis mourut en tournée.

Malcolm Clarke avait déjà reçu une nomination aux Oscar en 2003 pour son docu-

mentaire *Prisoner of Paradise*, profil d'un artiste juif, Kurt Geron, forcé par les nazis à réaliser un film de propagande sur les bienfaits de Hitler au camp de concentration de Theresienstadt, où Alice vécut. Le lieu se voulait modèle. Hitler le faisait visiter à la Croix-Rouge comme certificat de bonne conduite envers les Juifs.

La traversée du Styx

La biographe anglaise Caroline Stoessinger avait écrit *Le monde d'Alice* sur le destin de la pianiste centenaire, traduit en français chez Michel Lafon. De fil en aiguille, Clark fut approché pour la filmer. Refaire une œuvre sur l'Holocauste? Pas envie!

«*Ce type de sujet est psychologiquement et émotionnellement trop difficile à traiter*, déclare le cinéaste. *Mais rencontrer Alice fut une totale surprise. J'avais devant moi une personne dont l'existence transcendait le cadre relativement étroit de l'Holocauste.*» Celle dont la vie avait été transformée à jamais par la Shoah était trop exception-

nelle pour se jouer le mauvais tour de se définir seulement comme «*une survivante*». «*Elle est vraiment un des êtres les plus étonnants et épris de la vie que j'ai rencontrés au cours de ma longue carrière de documentariste.*»

Le temps pressait. À cet âge canonique, l'héroïne pouvait disparaître ou laisser échapper dans un coin sa mémoire. Il revint vite avec l'équipe: une semaine de tournage à Londres. Le film insère les photos d'archives d'Alice, des images du camp restées en banque pour *Prisoner of Paradise*, des voix hors champ, beaucoup de musique, et des scènes reconstituées de salles de concert du temps.

On assiste aux visites des copines d'Alice, si dignes et allumées: Anita Lasker-Wallfisch, violoncelliste, et Zdenka Fantlova, actrice, rescapées des camps elles aussi, évoquant le passé. À son arrivée à Auschwitz, Anita se préparait à mourir dans une chambre à gaz. Mais une déportée en charge du tri des prisonnières lui demanda quel était son métier: «*violoncelliste*». Ça lui sauva la vie. Elle a rejoint l'orchestre pour femmes du camp. Quant à Zdenka Fantlova, qui connut sept camps et vit périr les siens, elle sauva sa vie en s'enfouissant à Bergen-Belsen sous 300 cadavres, avant d'être tirée de là par un soldat britannique. Zdenka raconte n'avoir jamais pensé être appelée à mourir, se percevant tout au long de son calvaire comme une observatrice plutôt que comme une victime. Question d'attitude, en somme.

«*Deux, trois fois par semaine, je pense à Alice*, dit le producteur Frédéric Bohbot. *Face aux petites frustrations de ma vie, je la revois traverser sa vie impossible avec ce moral-là et mes petits malheurs me semblent soudain bien dérisoires.*»

On ne saurait mieux dire. Ces trois femmes artistes, au désir de vivre cheville au corps, jeunes dans leur vieillesse, parlent d'une vie sereine possible de l'autre côté du pire. On a l'impression qu'elles ont traversé le Styx, fleuve qui mène aux enfers, pour en revenir plus sages, plus conscientes des valeurs importantes de la vie: l'amour des proches, l'amour des arts. Et quasi immortelles, suspendues à une note de musique, bien au-dessus des passerelles du temps.

otremblay@ledevoir.com

L'Atelier d'opéra et l'Orchestre de l'Université de Montréal

présentent

SUOR ANGELICA
PUCCINI
&
GIANNI SCHICCHI

DIRECTION MUSICALE
Jean-François Rivest

MISE EN SCÈNE
François Racine

DIRECTION DE L'ATELIER D'OPÉRA
Robin Wheeler

CONCEPTION SCÉNOGRAPHIQUE
ET COSTUMES
Carl Pelletier

ÉCLAIRAGES
Serge Pelletier

Judi 27 février - Vendredi 28 février
Samedi 1^{er} mars 2014

Salle Claude-Champagne - 19 h 30
220, avenue Vincent-d'Indy (métro Édouard-Montpetit)

Billets : 25 \$ et 12 \$ (étudiants)
Billetterie ADMISSION : 1 855 790-1245
Renseignements : 514 343-6427

www.musique.umontreal.ca

Université
de Montréal

quatuor
molinari



Musique
de l'Europe de l'Est

Henryk Górecki : *Quatuor no.2 Quasi una Fantasia*
György Kurtág : *Hommage à Andras Mihaly 12 MicroLudes*
György Kurtág : *Officium breve in memoria Andree Szervanszky*
Witold Lutoslawski : *Quatuor (1964)*

Dialogue

25 février 2014, 20h

Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100 est, rue Sherbrooke, Montréal
Entrée libre

Concert

28 février 2014, 20h

Conservatoire de musique de Montréal, 4750, avenue Henri-Julien, Montréal
Billets: 26,50\$, 21,50\$, 11,50\$ (étudiants)

T : 514-527-5515

www.quatuormolinari.qc.ca

LE DÉVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 FÉVRIER 2014

Vincent Lauzer
joue
Vivaldi
26 février 2014, 20 h Salle Pierre-Mercure

Une grande fête musicale autour de la flûte!
Appassionata reçoit le virtuose Vincent Lauzer, consacré Révélation Radio-Canada 2013-2014. Un concert d'une grande beauté avec des œuvres de Haydn, Mozart et Vivaldi.

Solistes
Vincent Lauzer
Flûte à bec
Mario-Claire Vaillancourt
Boursière du Concours de musique du Canada 2013 (15-18 ans)
Quatuor Linos

appassionata
ORCHESTRE DE CHAMBRE
Daniel Hovav, directeur artistique

Billets
Appassionata.ca
514 388.5876

MONTREAL EN LUMIERE
2013-14
CONCOURS DE MUSIQUE DU CANADA
ESPACE MUSIQUE
SMCO

CULTURE › THÉÂTRE



PHOTOS MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

L'histoire des ours panda racontée par un saxophoniste qui a une petite amie à Francfort est d'abord une rencontre entre deux êtres humains. Les liens qui les unissent sont au cœur de l'histoire.

La chimie subversive des amours spontanées

Édith Côté-Demers met en scène *L'histoire des ours panda racontée par un saxophoniste qui a une petite amie à Francfort*, une pièce si « belle » qu'elle en devient « reconfortante »

CHRISTIAN
SAINT-PIERRE

Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 2009, Édith Côté-Demers a fondé le Théâtre du Chantier avec les membres de sa promotion. « Nous sommes huit personnes très différentes, mais nous avons un lien très fort », lance celle qui s'apprete à signer sa première mise en scène en dirigeant deux de ses collègues, Sonia Cordeau et Charles-Alexandre Dubé, dans une pièce de Matéi Visniec intitulée *L'histoire des ours panda racontée par un saxophoniste qui a une petite amie à Francfort*.

La jeune femme estime que les membres de la compagnie qu'elle dirige ont en commun d'être « terre à terre ». « C'est-à-dire qu'on aime ce qui est cinématographique, ce qui interroge notre vie quotidienne, ce qui est exprimé dans une langue contemporaine. On ne se prend pas au sérieux, dans le sens où on n'a pas la prétention de révolutionner quoi que ce soit, ou de faire du grand art. Tout ce qu'on souhaite, c'est raconter des histoires et le faire de



Édith Côté-Demers n'a jamais eu d'attraction particulière pour la mise en scène, jusqu'à ce qu'elle découvre cette pièce de Matéi Visniec.

la façon la plus convaincante qui soit.

Ainsi, après avoir été dirigés par Patricia Nolin dans *La chambre bleue*, une pièce du Britannique David Hare, et après avoir présenté un spectacle de rue à Montréal et dans quelques villes en France, les membres du Théâtre du Chantier proposent

maintenant le texte d'un auteur français d'origine roumaine injustement méconnu au Québec, une superbe partition créée à la fin des années 90, que Pascal Contamine avait mise en scène dans un loft du boulevard Saint-Laurent, en 2005.

« Il fallait que je monte cette pièce », lance celle qui n'avait ja-

mais éprouvé d'attraction particulière pour la mise en scène auparavant. *C'est étrange, je n'ai même jamais pensé à la jouer. J'ai très spontanément ressenti un appel, le besoin viscéral de la faire découvrir. C'est une œuvre en apparence réaliste, concrète, mais qui cache tout un monde de fantaisie, un mystère qui m'a complètement séduite. L'action est toujours crédible, possible, plausible, mais le réel y est sans aucun doute tordu.*

Conte des neuf nuits

Quand la pièce commence, un homme s'éveille. À ses côtés, une belle étrangère. Qui est-elle? Une ancienne amante? Une nouvelle conquête? D'où vient-elle? Pourquoi est-elle là? Puisqu'il veut comprendre, puisqu'il est déterminé à en savoir plus, elle accepte de le retrouver durant neuf nuits, pas une de plus.

Au cours de ces nuits, notre homme apprivoisera des réalités bien plus vertigineuses que tout ce qu'il aurait pu soupçonner, empruntera des sentiers qu'il n'avait jamais explorés, fera la paix avec des parties de lui qu'il avait jusque-là formellement niées.

« Il y a une fantaisie, explique la metteuse en scène, une poésie, quelque chose de plus grand que le palpable, de plus grand que la vie matérielle, quelque chose qui transcende l'ordinaire. On touche à une réalité qui dépasse les personnages, mais qui nous dépasse aussi. »

Un huis clos amoureux et spirituel

Parce qu'il y a une révélation à la fin — un coup de théâtre très efficace, d'ailleurs —, il est plutôt difficile d'en dire plus sur l'intrigue de la pièce sans en dire trop. Ce qu'on peut divulguer cependant, c'est que pour ceux qui y assistent — et fort probablement pour ceux qui l'incarne — le huis clos, qualifions-le d'amoureux et de spirituel, est tout à fait captivant.

« À mon sens, révèle Côté-Demers, c'est d'abord et avant tout une rencontre. Une rencontre entre un homme et une femme, bien entendu, mais aussi entre deux êtres humains. Tout est dans le lien qui s'établit entre eux, dans la relation qui les unit. C'est chimique, inexplicable, spontané. En somme, c'est une belle histoire, de celles qui reconfortent. »

La jeune créatrice avoue que la pièce est si « belle » qu'elle en devient subversive. « Je conçois très bien que l'époque dans laquelle nous vivons suscite le dégoût et la désillusion, mais je suis en même temps convaincue qu'il y a de la place pour autre chose, pour de la lumière, pour de l'amour véritable. C'est précisément pour ça que j'ai décidé de mettre en scène cette pièce, parce qu'elle constitue un fabuleux contrepoint au cynisme ambiant. »

Collaborateur
Le Devoir

L'HISTOIRE DES OURS PANDA RACONTÉE PAR UN SAXOPHONISTE QUI A UNE PETITE AMIE À FRANCFORT

Texte : Matéi Visniec. Mise en scène : Édith Côté-Demers. Avec Sonia Cordeau et Charles-Alexandre Dubé. Une production du Théâtre du Chantier. À la salle intime du théâtre Prospero, du 25 février au 15 mars.

Voilà. Une courte vidéo ouvrant sur l'univers mis en scène par Édith Côté-Demers. ledevoir.com/culture/theatre

UNIQUE!
2 ÉVÉNEMENTS
100% CHINE

SPECTACULAIREMENT
CHINE
À LA PLACE DES ARTS

★ **FAULT LINES** ★
Un vibrant spectacle de danse contemporaine en hommage aux 70 000 victimes du séisme du Sichuan.
20 FÉVRIER AU 1^{ER} MARS - 20 h

★ **LA TRAGÉDIE DU PRINCE ZIDAN** ★
Un véritable opéra de Pékin inspiré de Hamlet.
Assistez à une conférence pré-spectacle sur l'opéra de Pékin dès 18 h 30.
Billet pour le spectacle obligatoire
Aucune réservation requise - Places limitées
28 FÉVRIER ET 1^{ER} MARS - 19 h 30

15 FÉVRIER AU 1^{ER} MARS

placedesarts.com

LA PRESSE

CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

La violence en héritage

Mohsen El Gharbi revisite en un monologue percutant l'horreur d'une tuerie collective

FABIEN DEGLISE

L'horreur naît parfois du désespoir, c'est bien connu, ou d'un acteur sans rôle et sans talent, frustré par une vie sans vrais rôles, ni premiers, ni seconds, qui regarde les autres autour de lui grimper, alors que lui sombre.

Un jour, le rôle de sa vie lui est offert sur un plateau. C'est un personnage affreux, sordide, qui fait peur, mais qu'il ne peut pas esquiver pour enfin donner, espère-t-il, des ailes à sa carrière. Il va l'embrasser, le disséquer, l'apprivoiser. Il va le faire avec méthode, sérieux, mais il va aller trop loin et... basculer.

Avec *Le dernier rôle*, qui se prépare à prendre l'affiche au MAI de Montréal mercredi prochain, le dramaturge et comédien Mohsen El Gharbi explore une nouvelle fois le

thème de la transmission de la violence et de la mécanique de la folie en revisitant à sa manière un traumatisme collectif: la tuerie de Polytechnique, qui a emporté 14 âmes innocentes dans la mort, un sombre 6 décembre de 1989. L'architecte de cette tuerie collective s'appelaient Marc Lépine. Pour ajouter à l'inconfort, il partageait avec l'auteur un bout de patronyme, Marc Lépine étant né, en octobre 1964, à Montréal, sous le nom de Gamil Gharbi. Troublant.

«*La pièce est inspirée de ce drame, mais également des débats qu'a fait naître le film Polytechnique de Denis Villeneuve lors de sa sortie en 2009* [débat sur la pertinence de romancer la tragédie, de gratter une plaie collective pas totalement fermée avec la tranche d'une pellicule de film]», raconte Mohsen El Gharbi, rencontré cette semaine dans la petite salle du MAI où il se



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Mohsen El Gharbi avoue avoir peur de prêter sa voix et son corps à son personnage de comédien frustré et violent.

prépare à livrer cette pièce en forme de monologue intérieur dans la tête d'un homme perdu qui va doucement conduire sa violence à un point de non-retour.

Un peu plus loin

«*Je voulais aller plus loin. Essayer de comprendre la mécanique d'un tel drame, de l'intérieur, pour expliquer les composantes d'une vie qui conduisent là. Je voulais aussi le faire sans provocation, sans excès dans le décor, sans fla-fla, juste avec des mots et un comédien [en l'occurrence lui]»,* comme

pour mieux jouer avec l'essence même du théâtre, ce formidable outil d'autopsie de la condition humaine.

Il l'avoue: il a peur! Peur de prêter sa voix, son corps, ses traits délicats et sa barbe savamment entretenue à ce comédien frustré qui va se préparer lui-même à donner vie à Mark Taylor, tueur fou qui va répandre sa folie meurtrière dans un institut de technologie de l'Alaska. «*Le sujet n'est pas évident, reconnaît-il. Quand je l'ai écrit, j'ai ressenti souvent le besoin, le soir, de changer d'air pour respirer. Je remercie d'ail-*

leurs les comédiens comiques qui diffusent des vidéos sur Internet et qui m'ont fait le plus grand bien. Mais c'est un sujet fondamental: la violence fait partie de tous ces problèmes de l'humanité qui viennent de la nuit des temps et qui n'ont jamais été réglés. Mais ce n'est pas parce qu'ils ne l'ont pas été, et qu'ils ne le seront sans doute jamais, qu'il faut cesser de s'en préoccuper et de se questionner sur leurs racines.»

Le projet est ambitieux, tout comme la forme empruntée par le dramaturge qui, pour explorer l'horreur, a décidé de passer par un long monologue, un soliloque dans la tradition de la tragédie qui, à l'ère des formats courts, du théâtre-événement et de l'attention qui se fragmente, avance forcément à contre-courant. «*En tant qu'acteur, on est de moins en moins amené à faire ce genre de chose, admet le jeune créateur. En tant que spectateur, on est aussi moins exposé à ce genre de structure narrative*», ce qui rend la chose

aussi excitante que terrifiante, note-t-il avec ce ton calme et posé qui, sur une scène, permet à El Gharbi d'amener des sujets délicats, à forte valeur émotive, à des niveaux un peu plus «*manipulables*».

C'est ce qui risque d'ailleurs d'arriver à cette incursion dramaturgique dans la psyché d'un psychopathe, que l'auteur dit aborder côté raison plus que provocation, avec un texte taillé au scalpel. «*J'espère que ce ne sera pas mon dernier rôle, lance-t-il en énumérant: Je vais jouer dans une pièce dans le cadre du FTA dans quelques mois. Je suis aussi en phase d'écriture pour un film*... Et ce, bien sûr, à des années-lumière de ce désespoir, de cette frustration qui parfois nourrit l'innommable qu'El Gharbi se prépare sur scène à nommer.

Le Devoir

LE DERNIER RÔLE
Une pièce de Mohsen El Gharbi
Du 26 février au 8 mars 2014
au M.A.I.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE MARIONNETTES
POUR ADULTES ET ENFANTS

MARCELLE HUDON
PRÉSENTATEUR OFFICIEL
Desjardins
Coopérer pour créer l'avenir

DANSE-CITÉ / EMMANUELLE CAHÉ

9^e ÉDITION
LES TROIS JOURS DE CASTELIERS
6-9 mars 2014

ALLEMAGNE
DANEMARK
FRANCE
SUISSE
ONTARIO
QUÉBEC

SOPIE KROG TEATER

festival.casteliers.ca

BILLETTERIE / THÉÂTRE OUTREMONT / 514 495-9944
RÉSEAU ADMISSION / 514 790-1245

COMPLÈT LE 13 MARS!
BILLETTERIE 514 521 4191
OU ESPACELIBRE.QC.CA

ESPACE LIBRE
LE DEVOIR

«*Mais c'est un sujet fondamental: la violence fait partie de tous ces problèmes de l'humanité qui viennent de la nuit des temps et qui n'ont jamais été réglés*»

Êtes-vous heureux?

Ignorance
The Old Trout Puppet Workshop
(Alberta)

11 au 15 mars 2014

COMPLÈT LE 13 MARS!
BILLETTERIE 514 521 4191
OU ESPACELIBRE.QC.CA

ESPACE LIBRE
LE DEVOIR

Margie Gillis, poète chorégraphique

Après quelques projets de création partagés avec d'autres artistes, la danseuse et chorégraphe au long cours Margie Gillis revient à sa forme première et essentielle, le solo. *Florilège* boucle la boucle de son 40^e anniversaire de carrière en mode rétrospectif. Licône de la danse canadienne y reprend certaines des pièces les plus révélatrices de son talent expressif: *Waltzing Mathilda* (1978) sur la musique de Tom Waits, *Little Animal* (1986), *Broken English* (1980) chanté par Marianne Faithfull, *Bloom* (1989) et *Voyage* (1997), livré sur la chanson *Si les bateaux* de Gilles Vigneault. À l'Agora de la danse, du 26 février au 1^{er} mars... PHOTO VALÉRIE SIMMONS

FESTIVAL 21 AU 28 FÉVRIER
BEL CANTO

OPERA DA CAMERA
CENDRILLON
21-23, 28 février
(514) 770.7773

OPERA 101
22 février

MUSICIANS OF THE WORLD
SYMPHONY ORCHESTRA
DIRECTION JOSEPH MILO
ROMANTIC ARIAS
23 février

THEATRE RIALTO
ENVIE
23 février

L'ÉNAMOUREE
26 février

OPERA 5
LA VOIX HUMAINE
27 février

LYRIC THEATRE AND GUFFMAN 5
JAZZIN' BROADWAY
27 février

THEATRERIALTO.CA
RABAIS DISPONIBLES

CULTURE › CIRQUE

Les artistes du spectacle *From the Ground Up* évoqueront la construction d'un nouveau monde, littéralement, avec câbles et échafaudages.

PHOTOS SOURCE CIRCUS OZ

Les magiciens d'Oz

La troupe australienne Circus Oz est de passage à Montréal pour la toute première fois

FRANÇOIS LÉVESQUE

Fondé à Melbourne en 1978, Circus Oz est la résultante de la fusion de deux troupes: New Ensemble Circus et Soapbox Circus (ou «Cirque de la boîte à savon»). Avant-gardiste en son temps, Circus Oz souhaitait créer des spectacles ne recourant pas à des animaux et, surtout, qui intégreraient différentes influences, tels le rock'n'roll, le burlesque et la satire. À cet égard, un commentaire social se trouve souvent inséré en filigrane. Présenté à la Tohu du 27 février au 9 mars, *From the Ground Up* devrait en témoigner. Il s'agira des débuts de Circus Oz en sol québécois.

«Enfant, j'ai habité neuf mois à Montréal, de confier Mike Finch, directeur artistique de la troupe depuis 16 ans. J'y suis revenu pour rencontrer mes amis des 7 doigts de la main et du Cirque du Soleil, mais oui, pour ce qui est de la troupe, c'est une première, et on est très excités. La Tohu est une salle magnifique.»

Ainsi le pavillon circulaire sis rue accueillera-t-il les facettes circassiennes des joyeux drilles «Aussies» qui, comme l'indique le titre de leur spectacle *From the Ground Up*, évoqueront la construction d'un nouveau monde, littéralement, avec câbles et échafaudages. Mais encore?

Lorsqu'on lui demande à quoi l'on peut s'attendre, Mike Finch éclate d'un rire franc avant de lan-



Une tribu tissée serré

Fondé à Melbourne il y a 35 ans, Circus Oz défend des valeurs telles que la créativité, l'équité des sexes et le bien commun. Le désir initial de ne pas se prendre au sérieux, en privilégiant l'irrévérence, demeure. La troupe ne compte **aucune vedette**; tous les artistes sont égaux. De **11 à 13 artistes** sont employés, ainsi que deux musiciens. Circus Oz s'est produit dans **26 pays** devant plus de **trois millions** de spectateurs.

cer: «Je ne suis pas certain qu'on le sache nous-mêmes! Mais sérieusement, les douze artistes — plus un invité-surprise québécois — jouent des personnages. Leurs interactions loufoques font progresser la trame narrative.» Circus Oz, on le précise, s'inspire également des traditions du théâtre populaire.

Drôle d'humour

From the Ground Up, c'est un ordre mondial inédit, exempt de complexes et de préjugés. «Notre spectacle est irrévérencieux. Il y a aussi beaucoup d'absurdité; ce n'est pas un show sérieux. C'est... typi-

quement australien; je ne sais pas comment l'expliquer autrement. On y retrouve un humour très particulier, propre à l'Australie. Chez nous, on appelle ça le «tall poppy syndrome»: celui dont la tête dépasse du peloton se la fait couper. Le sens n'est pas le même ailleurs, mais pour nous, ce terme exprime une valeur fondamentale d'égalité pour tous; elle n'est pas péjorative. Ceux qui essaient de s'élever au-dessus des autres ne sont pas tant punis que tournés en ridicule.» Qui-conque se montre condescendant ou se croit supérieur est remis à sa place. «Ce n'est jamais fait

méchamment. Dans le spectacle, tout le monde y passe.»

Marquant une pause, Mike Finch reprend: «Je crois que cette importance accordée à la notion d'égalité pour tous, intrinsèque à l'humour australien, fait écho à notre passé. Je fais référence à la question coloniale et à celle du massacre des peuples aborigènes.» Pour mémoire, Circus Oz a fait sienne cette dernière cause en mettant sur pied le programme Blakrobatics grâce auquel les jeunes issus des communautés aborigènes peuvent se familiariser avec les arts du cirque.

Pour toute la famille

Pour autant, la légèreté et l'exubérance ont la part belle, assure le directeur artistique de la troupe. D'ailleurs, la venue de Circus Oz en pleine relâche scolaire n'est pas fortuite puisque *From the Ground Up* s'adresse à toute la famille.

«En tournée, la troupe devient une tribu. Là-dessus aussi, on rejoint les peuples aborigènes d'Australie, pour qui les valeurs familiales sont très importantes — deux de nos acrobates en sont issus, soit dit en passant. Il faut être conséquent. Offrir des spectacles destinés à tous, c'est un aspect primordial de notre démarche.»

Qu'on se le tienne pour dit. Et quiconque serait un jour tenté de transformer Circus Oz en institution élitiste aurait intérêt à surveiller sa tête.

Le Devoir

JAZZ

Archie Shepp, le grand vivant

SERGE TRUFFAUT

Savez-vous quoi? Des vivants, Archie Shepp est le plus grand. Bon, d'accord! Il n'est pas le, mais l'un d'entre eux, qui ne sont pas nombreux. Car Shepp, en plus d'être un saxophoniste brillant comme le soleil du désert des Tartares, reste l'animal politique qu'il était déjà dans les années 60. Il était et demeure un homme en colère. On le comprend, ce n'est pas la matière qui manque. La matière de quoi? Des barricades, nom de Dieu!

Toujours est-il que M. Shepp a enregistré en public, en France, les moments puissants, ceux qui ne souffrent pas l'ombre d'une indifférence, de son manifeste politique intitulé *Attica Blues* publié au début des années 70. Il avait composé cet opus pour rappeler et souligner la sauvagerie avec laquelle les autorités avaient écrasé l'humanité afro-américaine dans l'enceinte de la prison d'Attica. Et ce, c'est à retenir, après avoir liquidé une des figures de proue des Black Panthers, George Jackson, à la prison de Soledad.

L'adaptation de cette symphonie politique aux années 2000, cet immense artiste l'a réalisée en grande formation comme en grande compagnie. Qu'on y songe: pour la batterie, il a fait appel à un des batteurs phares du free-jazz, à un éclaircur, soit Famoudou Don Moye; pour le piano et le chant, il a invité une dame au style aussi convaincu que convaincant: Amina Claudine Myers. Reggie Washington est à la basse, Jimmy Owens à la trompette, plus une ribambelle de souffleurs français, dont Stéphane Belmondo et le saxophoniste arrangeur d'origine montréalaise François Théberge. Le tout augmenté d'un quatuor à cordes.

Le programme est en fait l'addition des grands morceaux que Shepp a composés au fil du temps, soit *Steam*, *Mama too Tight*, *Blues for Brother G. Jackson* et *Attica Blues*, auxquels il a greffé des pièces d'anthologie écrites par Duke Ellington et Cal Massey. Le résultat est splendide et poignant car, tout au long de ce périple musical, Shepp et ses complices décapent les notes en gros comme en détail. Mettons qu'esthétiquement, cet album intitulé *Attica Blues Orchestra - I Hear the Sound* est une contradiction du jazz (?) léché, BCBG, qui pollue les ondes.

Yes! Le saxophoniste et flûtiste Jean Derome, éclaircur et fondateur de formations essentielles, va animer ses Dangereux Zhoms au Café Résistance, situé au 5175 A de l'avenue du Parc, le 26 février à compter de 21 h. Ses Zhoms? Guillaume Dostaler au piano, Pierre Cartier à la basse électrique et Pierre Tanguay à la batterie.

Le pianiste de la mélodie Yves Léveillé lancera son nouvel album *Essences des bois* le 26 février au Lion d'Or à 20 h. Les essences en question, Léveillé les a mises en relief avec un saxophoniste, un flûtiste, un hautboïste, un clarinetiste, un contrebassiste et un batteur. On y reviendra.

Le Devoir

Écouter · Un extrait de *Blues for Brother G. Jackson* tirée de l'album *I Hear the Sound*. ledevoir.com/culture/musique

Le Devoir

11 février au 8 mars 2014

AMOURS FATALES

D'après *Andromaque*, *Bajazet* et *Bérénice* de JEAN RACINE

MISE EN SCÈNE RÉAL BOSSÉ, SYLVIE MOREAU ET JEAN ASSELIN

ESPACE LIBRE 514 521 4191 ESPACELIBRE.QC.CA

OMNIBUS Le corps | théâtre

WWW.MIMEOMNIBUS.QC.CA

DANSE DANSE SAISON 2013 2014

« Avec son mélange fascinant de styles de danse moderne, hip hop et ballet, Abraham a le savoir-faire chorégraphique et la passion de toucher le public avec des œuvres qui ont du souffle. » (*Pittsburgh City Paper*)

« Le plus grand et brillant talent créatif à émerger de New York durant l'ère Obama. » (*OUT Magazine*, New York)

» États-Unis

ABRAHAM.IN.MOTION

Pavement
Kyle Abraham

6»7»8 MARS, Théâtre Maisonneuve

NOUVEAU Billet | Tarif Jeunesse à partir de 29\$ | 30 ans et -

DANSE DANSE.CA

placedesarts.com

CULTURE › MUSIQUES DU MONDE

MONTRÉAL EN LUMIÈRE

Fatoumata Diawara et le réveil du Mali

YVES BERNARD

Depuis toute petite, Fatoumata Diawara se bat pour la liberté. C'est la rassembleuse charismatique et engagée, la séductrice à l'air noble, à la voix puissante, au sourire radieux, mais aussi au cri primal et à la danse des possédés. Ivoirienne de naissance et Malienne de souche, elle se réclame de la tradition de Wassoulou, là où les femmes ont la langue bien déliée. Elle n'a pas la sienne dans sa poche et, ce samedi à L'Astral, elle revient à Montréal pour la troisième fois en moins de deux ans. Elle est devenue l'une des principales révélations africaines sur la planète.

Et Fatou incarne le réveil du Mali, le pays fracturé qui reprend vie. L'an dernier, elle a créé *Mali Ko*, vibrant appel à la paix et sorte de *We Are the World* réalisé avec une quarantaine d'artistes, dont Amadou et Mariam, Oumou Sangaré, Bassékou Kouyaté, Toumani Diabaté, Habib Koité et plusieurs autres. Elle relate la démarche avec passion : « J'ai fait la chanson instinctivement, par amour pour mon pays, pour sa culture, ses enfants et ces femmes qui se faisaient violer. Il fallait que l'injustice arrête, mais je me sentais toute petite pour faire une chanson toute seule. » On avait interdit la musique au nom de Dieu, elle a réagi : « J'ai dit non, ça ne peut pas être la fin de la musique, car plus que la politique, elle est l'âme du Mali. J'ai frappé à la porte de tout le monde. Je leur ai dit que c'était à nous de



YOURI LENQUETTE

Fatoumata Diawara incarne le réveil du Mali, le pays fracturé qui reprend vie.

nous lever et d'utiliser la musique comme une arme. Il fallait se défendre. On l'a fait avec les guitares, le ngoni, la kora, le balafon, les rappeurs et tous les enfants de la nation.»

Mali Ko devient un hymne à la liberté, un appel au rassemblement entre artistes maliens de toute obédience : « Ils se sont rendu compte jusqu'à quel point ils étaient forts. Il y a beaucoup de styles musicaux au Mali, mais les styles ne se croisent pas forcément. Maintenant, tu vois des rappeurs avec des griots. Ils ont compris que c'était compatible. Dans la pièce, je n'ai pas voulu faire de

la musique mandingue ou touarègue. Chacun pouvait se poser là-dessus et nous avons rassemblé des instruments de toutes les régions.»

À Montréal, elle ne fera pas *Mali Ko* « parce que la pièce nous appartient à nous tous », dit-elle. Elle s'amène en quatuor avec les mêmes musiciens que les fois précédentes, mais en version d'hiver, en salle. Elle reprendra ses mélodies langoureuses, intimes, chaloupées, syncopées, bluesy ou plus funky. Elle commencera peut-être par une douce vague folk aux mouvements raréfiés, avant de se lancer dans un

grand élan libérateur, par la voix comme par le mouvement. Elle ajoutera de nouvelles pièces, parlera de motivation, de réconciliation et de l'importance pour les femmes d'agir. Dans ce climat de réveil.

Collaborateur
Le Devoir

À L'Astral, le samedi
22 février à 20 h.

D Voir et écouter La pièce *Mali Ko* en vidéo et un extrait audio de la pièce *Kanou*. ledevoir.com/culture/musique

CLASSIQUE

Le grand art de Yannick Nézet-Séguin

Avec *The 40/40 Project*, le chef dessine une saison 2014-2015 audacieuse à l'Orchestre de Philadelphie

CHRISTOPHE HUSS

C'est un concept marketing fort et intéressant qui marque la saison 2014-2015 de l'Orchestre de Philadelphie : *The 40/40 Project*. Sous pré-



Yannick Nézet-Séguin

texte des 40 ans du chef (en mars 2015), le menu de la saison offre 40 œuvres que le Philadelphia Orchestra n'a jamais programmées dans les 40 dernières années. Le lot inclut évidemment des créations, tel un *Concerto pour piano* que Mark-Anthony Turnage a écrit pour Marc-André Hamelin, mais

aussi d'importantes œuvres récentes (*Concerto pour violon* de Jennifer Higdon) et des « classiques américains » du XX^e siècle, comme *Mass* de Bernstein. Les mélomanes de Philadelphie retrouveront aussi des œuvres qui sont dans le paysage musical mais qu'on entend très rarement, tel le *Concerto pour piano* de Khatchaturian, la *Messe glagolitique* de Janáček, *Chevauchée nocturne* et *lever de soleil* de Sibelius, la *1^{re} Rhapsodie roumaine* d'Enesco, la *Symphonie concertante* (avec orgue) de Jongen ou la *Rhapsodie avec clarinette* de Debussy.

Yannick Nézet-Séguin démontre ainsi que, contraire-

ment à la majorité de ses collègues, qui rabâchent Beethoven, Brahms et Mahler, il a compris que l'intégration de la création musicale de notre temps ne pourra se faire qu'en parallèle avec la réintégration et la réappropriation d'un certain XX^e siècle oublié. C'est lumineux et évident.

Yannick Nézet-Séguin avait déjà surpris à Rotterdam. Alors que, dans la très large majorité des orchestres symphoniques, les directeurs musicaux se gardent bien d'inviter des chefs qui pourraient potentiellement leur faire de l'ombre — Montréal goûte, hélas, à cette triste médication depuis 37 ans —, c'est sans aucun complexe que le chef québécois a littéralement convié toute la panoplie de jeunes vedettes de la direction d'orchestre à venir diriger son orchestre. Cela pouvait paraître téméraire, cela s'est avéré courageux, rafraîchissant et bénéfique pour tous.

La réussite de son pari à Philadelphie, reposant sur des intuitions justes et une saine connaissance du répertoire, chose rare et précieuse, sera importante pour l'avenir de toutes les institutions symphoniques.

Le Devoir

Salle Bourgie HIVER 2014

La Fondation Arte Musica présente

AIMEZ-VOUS BRAHMS ?
Mercredi 26 février \ 19 h 30
Invité spécial: Jonathan Crow, violon solo de l'Orchestre symphonique de Toronto
BRAHMS Deux chants, op. 91
BRAHMS Quatuor à cordes n° 3
BRAHMS Quintette pour piano et cordes

LES VIOLONS DU ROY
Vendredi 7 mars \ 19 h 30
Samedi 8 mars \ 19 h 30
Maurice Steger, chef et flûte à bec
Le retour à Montréal de ce virtuose dans un programme italien

ALEXANDRE DA COSTA & WONNY SONG
Mercredi 12 mars \ 19 h 30
BRAHMS Intégrale des sonates pour violon et piano

sallebourgjie.ca \ 514-285-2000, option 4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

COULEURS SYMPHONIQUES

DANSES SYMPHONIQUES

14 MARS 19 h 30
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

ACCUEILLIR RACHMANINOV BERLIOZ É. CHAMPAGNE

ORCHESTRE METROPOLITAIN YANNICK NÉZET-SÉGUIN

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE

PIERREFONDS - 9 mars, 14 h
LASALLE - 12 mars, 19 h 30
RIVIERES-DES-PRAIRIES - 13 mars, 20 h

orchestremetropolitain.com

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

Hydro Québec présente

Pro Musica

Série Dominica

Dimanche 23 février 2014 19h 30

Marika Bournaki au piano
Schubert, Brahms, Favel, Prokofiev, Chopin, Schulhoff

Dimanche 9 mars 2014 19h 30

Valérie Milot à la harpe
Favel, Smetana, Debussy, Tournier

SALLE BOURGIE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL 1380 Sherbrooke Ouest 514-285-2000

Billets : 30\$, 35\$ (taxes et frais en sus)

Renseignements Pro Musica 514-845-0532

BANQUE NATIONALE

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CONSTANTINOPLE présente

Les voyages musicaux de

Marco Polo

Ensemble Constantinople
Ensemble EnChordais (Grèce)
Kyriakos Kalaitzidis, oud et direction
Dhruba Ghosh, sarangi (Inde)
Wen Zhao, pipa (Chine)
Marcel Sabourin, narration
Textes de Vasiliki Nevrokopolis & Alain Grandbois

Dimanche 23 février 2014, 19h
Maison Symphonique de Montréal

1600, rue Saint-Urbain Metro PLACE DES ARTS
Billets / Tickets : 514 842-2112 | 1 866 842-2112 | laplacedesarts.com
55\$, 45\$, 40\$, 30\$ (taxes et redevances comprises)

MONTRÉAL EN LUMIÈRE

Jeudi 6 mars 2014, 20 h

CONTREBASSE VIENNOISE CLASSIQUE

Trios et quatuors avec contrebasse virtuose de Vanhal, Toeschi, Sperger et Haydn avec **Francis Palma Pelletier**, contrebasse viennoise

Jeudi 22 mai 2014, 20 h

BAGLIANO INVITÉ

Musique de chambre allemande avec **Stefano Bagliano**, flûte à bec et directeur artistique du Collegium pro Musica de Gènes

LES CONCERTS ONT LIEU À LA SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL.

Suivez-nous ! www.boreades.com
Info 514 634-1244

LES BORADES Francis Copron
C'est baroque

18^e SAISON

ATMA Classique LE DEVOIR PLACEMENTS Culture

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Long Yu, le premier empereur

Entretien avec le chef d'orchestre qui mène le développement du paysage orchestral chinois

Le chef d'orchestre Long Yu n'est pas très connu en Occident, même s'il a choisi Berlin pour suivre ses études musicales. Il est pourtant l'incontournable homme fort de la musique en Chine, cumulant trois postes prestigieux dans les villes clés du pays. Portrait du premier empereur de la musique classique en Chine.

CHRISTOPHE HUSS

L'histoire unissant la Chine et la musique classique se déroule en direct sous nos yeux. Voici ce qu'il en était dans un passé pas si lointain, raconté dans la bouleversante autobiographie de Zhu Xiao-Mei, *La rivière et son secret*. La pianiste y décrit le climat des années précédant la révolution culturelle: «*Dès le jour de la rentrée [1964] la directrice du Conservatoire nous fait part des instructions reçues du ministère de la Culture: désormais nous ne jouerons plus de musique classique occidentale. [...] Faute de partitions, les cours de musique n'ont plus de raison d'être. Mao a inventé un "conservatoire sans musique". [...] Les professeurs décident [alors] d'écrire collectivement un certain nombre de compositions. Les œuvres qui voient le jour quelques semaines plus tard puisent leur inspiration dans les scènes de la vie des paysans, des ouvriers ou des soldats. Parmi les titres: Le petit berger, Le retour de l'entraînement au tir ou encore La danse des blés. L'œuvre la plus gaie est Le retour de l'entraînement au tir.*»

C'était il y a 50 ans, en 1964, l'année de la naissance de Long Yu... Les choses depuis ont bien changé. Zhu Xiao-Mei avait vu, ensuite, ses professeurs exécutés devant ses yeux. Aujourd'hui, le Conservatoire de Pékin n'est plus un «*traître à la révolution*» et la pratique musicale est devenue l'un des baromètres du dépassement de soi et du succès. Plus de cinquante millions de jeunes Chinois apprennent assidûment le piano pendant que nous, ici, supprimons l'enseignement musical de nos écoles.

En Chine, il faut adapter l'offre à la demande. Là-bas, aussi, on sait qu'une institution culturelle forte et prestigieuse contribue à l'aura d'une ville. Le chef d'orchestre Long Yu (ou Yu Long, selon la manière chinoise qui veut que le nom de famille précède le prénom) l'a bien anticipé. En mars 2000, il a présidé à la création de l'Orchestre philharmonique de Chine (ancien orchestre de la radio-télévision chinoise).

Mieux encore, il cumule ce poste, depuis 2003, avec celui de directeur musical de l'Orchestre symphonique de Guangzhou (Canton) et, depuis 2009, avec celui de directeur musical de l'Orchestre symphonique de Shanghai. En résumé, à l'échelle canadienne, cela voudrait dire que les orchestres de Toronto, Vancouver et Montréal auraient le même directeur musical. Le Festival de Lanaudière aussi, puisque Long Yu a, dans ses attributions «*annexes*», la direction artistique du Festival de musique de Pékin et la codirection — avec Charles Dutoit! — du Festival d'été de Shanghai.

Pas étonnant que sa biographie indique que l'homme de



TIZIMA FABI AGENCE FRANCE-PRESSE

Long Yu aime encourager la création en musique classique. Autant que possible, les programmes qu'il dirige comptent environ 10% d'œuvres nouvelles.

«*J'aime les enregistrements de concert, car je cherche la passion. [...] Je ne fais pas de plan éditorial d'avance. Nous enregistrons les concerts et publions ce que nous pensons être le meilleur.*»

l'année 2010 (catégorie «*Arts*») de l'Empire du Milieu «*mène le développement du paysage orchestral en Chine*». Long Yu est, dans les faits, le premier empereur de la musique classique dans la Chine nouvelle.

Le Gergiev chinois

Le *New York Times* a déjà qualifié Long Yu de «*Karajan chinois*». Pour nous, c'est plutôt la similitude avec l'hyperactivité de Valery Gergiev qui s'impose. Lorsque *Le Devoir* a joint Long Yu, l'analogie l'a amusé: «*Je*

n'utiliserai pas ces mots, mais c'est sûr que nous sommes très occupés!, a-t-il répondu en riant. *Valéry est attaché à une ville, moi, je suis dans trois, mais ce que nous cherchons tous les deux, c'est de développer nos villes comme des centres importants en musique classique.*»

Long Yu, qui «*en tant que Chinois*» se dit «*très amateur de musique russe*», a choisi la 5^e Symphonie de Chostakovitch pour son concert avec l'OSM, mercredi et jeudi, un choix effectué d'un commun accord

avec l'administration artistique montréalaise et qui reflète son admiration pour cette symphonie qu'il a incluse dans son dernier album avec l'Orchestre symphonique de Shanghai, paru chez Sony en Chine. Dans sa politique d'enregistrement, Long Yu est très pragmatique: «*J'aime les enregistrements de concert, car je cherche la passion. Avec le Philharmonique de Chine nous sommes liés à Decca et à Deutsche Grammophon, avec le Philharmonique de Shanghai, les CD sont publiés par Sony. Je ne fais pas de plan éditorial d'avance. Nous enregistrons les concerts et publions ce que nous pensons être le meilleur.*»

Le concert montréalais programmera un concerto pour violoncelle de Qigang Chen. Long Yu a fortement insisté pour introduire une œuvre d'un compositeur chinois et passe régulièrement des commandes à des auteurs en vue comme à de jeunes compositeurs chinois. «*La part des œuvres nouvelles est aussi importante que possible. Il faut*

aussi que le public le demande, mais je dirais que nous avons environ 10% de créations dans nos programmes.» Parmi les compositeurs de renom sollicités se retrouvent Krzysztof Penderecki, Philip Glass, John Corigliano, Tan Dun et Unsuk Chin.

Long Yu confirme le «*développement spectaculaire de l'intérêt pour la musique classique en Chine dans les 10-15 dernières années. Le Philharmonique de Chine est devenu le plus important, nous développons l'auditoire, le public est plus jeune et, parmi les tendances récentes, on note un intérêt croissant de la part des jeunes pour la musique de chambre*». Dans ce contexte, il ne pense pas que les jeunes musiciens qui entament une carrière de musiciens d'orchestre ont la frustration d'être des solistes manqués.

Quant à l'influence politique, Long Yu insiste sur sa «*totale indépendance en matière de programmes*» et note que les processus de nomination varient au cas par cas: «*A*

Shanghai, c'est un comité de sélection, à Guangzhou ce sont les musiciens qui choisissent»...

Primé par la Fondation Art et culture Montblanc (avant que Lang Lang en préside le conseil d'administration), chevalier de l'Ordre des arts et des lettres en France et commendatore en Italie, Long Yu restera-t-il longtemps au Canada un inconnu illustre?

Le Devoir

LONG YU DIRIGE L'OSM

Gougeon: *Tou Tchaïkovski: Variations Rococo. Qigang Chen: Enchantements oubliés. Chostakovitch: Symphonie n° 5. Jian Wang (violoncelle). Ce concert s'inscrit dans le cadre de l'événement Spectaculièrement Chine, du 15 février au 1^{er} mars à la Place des Arts.*

D Écouter Un extrait de la 5^e de Chostakovitch par l'Orchestre de Shanghai et Long Yu. ledevoir.com/culture/musique

LE DEVOIR ET CAMUZ PRÉSENTE À L'ASTRAL

JAZZ EN RAFALE 14^e ÉDITION

20.03 - 22.03 27.03 - 29.03

MOLTO PIANO

SHAI MAESTRO TRIO (ISR) - ARI HOENIG (USA) SOIRÉE BÉNÉFICE 22.03
RÉMI BOLDUC - M-J SIMARD - Y. LÉVEILLÉ JOHN RONEY - F. BOURASSA ET +++

Jazz en RAFALE

Québec Québec Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage LA PRINCE 36M JAZZENRAFALE.COM

Salle Bourgie HIVER 2014

LE VOYAGE D'HIVER
3 CONCERTS • 2 CONFÉRENCES • 1 FILM
autour du Voyage d'hiver de Franz Schubert

CONCERTS

Jeu 27 février \ 20h
VERSION ORIGINALE
Jan Van Elsacker, ténor • Tom Beghin, pianoforte

Vend 28 février \ 20h
VERSION DE CHAMBRE (de Normand Forget)
Pentaède • Daniel Licht, baryton basse
Joseph Petric, accordéon

Dimanche 2 mars \ 16h
VERSION DE HANS ZENDER (1993)
Nouvel Ensemble Moderne • Rufus Müller, ténor
Lorraine Vaillancourt, chef

Présenté dans le cadre de Montréal en Lumière / 18,75\$ à 35\$ ttc

CONFÉRENCES

par Georges Leroux

Samedi 1^{er} mars \ 14h
Le Voyage d'hiver dans l'histoire de la composition musicale

Dimanche 2 mars \ 14h
The Place of the Winter Journey in Schubert's Work

Auditorium Maxwell-Cummings du MBAM / gratuit

FILM

Samedi 1^{er} mars \ 16h
Christoph Prégardien et Menahem Pressler interprètent Schubert: Voyage d'hiver France, Pierre-Martin Juban, 2012, 71 min.

sallebourg.ca \ 514-285-2000, option 4
1339, rue Sherbrooke Ouest

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

Musique de chambre
Allegro Chamber Music
33^{ème} saison

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg

clarinette
Simon Aldrich

violons
Elvira Misbakhova
Robert Margaryan

alto
Pierre Tourville

violoncelle
Sheila Hannigan

contrebasse
Reuven Rothman

Œuvres de Finzi, Wagner & Dvorák
le jeudi 27 février, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.allegrachambermusic.com

CULTURE DE VISU

Aux frontières du temps

D'une grande cohérence, le solo d'Adrian Paci propose des métaphores sur l'exil, la mémoire, les rites, la vie, la mort...

ADRIAN PACI:
VIES EN TRANSIT
Au Musée d'art contemporain de Montréal, jusqu'au 27 avril.

JÉRÔME DELGADO

Le premier solo au Canada d'Adrian Paci, artiste albanais établi en Italie, a du poids. Née d'une collaboration internationale qui inclut le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), cette exposition regroupe du travail réalisé depuis 1997 sous le thème de la migration. Malgré l'apparente disparité des voies d'expression (œuvres vidéo surtout, mais aussi sculptures et peintures), le parcours, qui s'ouvre par la marche (l'œuvre *The Encounter*, 2011) et se termine par un voyage en bateau (*The Column*, 2013), s'avère d'une grande cohérence.

Formé comme peintre, l'artiste navigue dans plusieurs eaux, lui qui puise autant dans le documentaire que dans l'autofiction. Derrière ses récits, jamais appuyés, presque minimalistes, couvent des réflexions sur les modes de fabrication. À moins que ce ne soit l'inverse: ses propos sur le cinéma, la peinture et leurs effets d'illusion servent de métaphores sur l'exil, la mémoire, les rites, la vie, la mort...

Les œuvres vidéo, installations plus que simples projections, occupent une place do-

minante dans la pratique de l'homme de 45 ans. Avec force: les images, très picturales et dotées de discrètes bandes sonores, quand elles ne sont pas silencieuses, sont à la fois apaisantes et implacables, parlantes.

La question de la migration, du déplacement, se présente soit sous le motif de la marche ou du ralentissement extrême du temps — la vidéo *Britma* (2009) avance à coups d'arrêts sur image —, soit à travers le sujet du rite (le mariage, notamment). Les va-et-vient que Paci effectue d'un médium à l'autre expriment également l'emprise que les mutations ont sur lui.

Une salle en particulier rend évidentes ces multiples migrations. Elle réunit notamment la vidéo *Vajtoja* (2002), où Paci met en scène sa propre veillée funèbre, ainsi que la sculpture *Home to Go* (2001), sorte de pièce auto-référentielle qui l'a révélé. De sa mise au silence à sa mise en lumière, il dégage un profond attachement aux notions de survivance et d'identité culturelle.

Lorsqu'il est question de migrer, il y a nécessairement un temps clé, un avant et un après. Les moments frontières parsèment la signature Paci et forment l'épine de trois installations-projections, parmi ses plus remarquables.

Dans *The Encounter*, tournée sur une place publique en Si-



Image tirée de *Per Speculum* d'Adrian Paci, 2008, film 35 mm sur écran suspendu, couleur, son, 6 min 35 s.

cile, une interminable foule fait la file pour serrer la main de l'artiste. Le plan panoramique ne permet pas d'observer en détail ces rencontres. On devine cependant le changement d'attitude qu'elles imposent. Magnifique par sa composition (la foule forme un arc), *The Encounter* sacralise un rituel aujourd'hui rendu archaïque par l'amitié Facebook. Elle synthétise aussi l'œuvre comme ce *no man's land* idéal où se croisent l'artiste et le public.

L'installation-film *Per Specu-*

lum (2008) pousse cette rencontre dans une sphère où se font face l'illusion et le concret, matérialisé par un immense et très sonore projecteur 35 mm. Rien ne sert ici de décrire cette œuvre où enfants et miroirs tiennent les premiers rôles, sinon pour dire qu'il faut la vivre réellement.

Dans *The Column*, l'œuvre en fin de parcours créée pour l'occasion (en partie grâce au MACM), le visiteur est plongé dans un paquebot où des artisans chinois transforment un

bloc de marbre en colonne classique. Cette vidéo immersive, appuyée elle aussi par un bourdonnement motorisé, celui du navire, parle littéralement de déplacement. Or cette migration maritime a des rejets culturels et politiques plus subtils, notamment dans le fait que la main-d'œuvre orientale se met au service d'une esthétique occidentale.

Adrian Paci est de ces artistes non occidentaux qui introduisent, par leur regard «autre», des problématiques différentes — pensons à l'Iranienne Shirin Neshat ou à un autre Albanais, Anri Sala, tous les deux déjà exposés en solo au MACM. Il est néanmoins étrange que Paci ne bénéficie pas d'autant de salles.

Même que la douzaine d'œuvres amenées à Montréal n'équivaut qu'à la moitié de celles listées dans la publication qui accompagne l'expo. *Vies en transit* semble condamnée aux seconds violons, alors qu'on procède dans les mêmes espaces à l'inauguration de *The Clock*, l'œuvre-événement de Christian Marclay autour du cinéma très hollywoodien. Pourquoi ne pas avoir inversé leur emplacement?

Collaborateur
Le Devoir

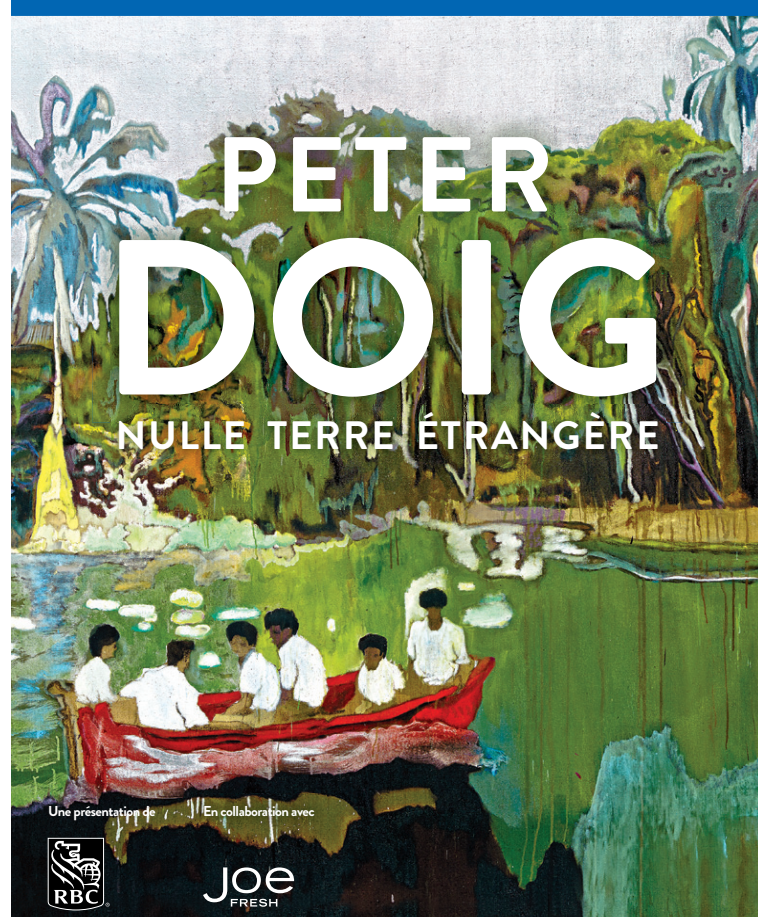
D Voir D'autres œuvres d'Adrian Paci au MACM. ledevoir.com/culture/arts-visuels

LES RENDEZ-VOUS

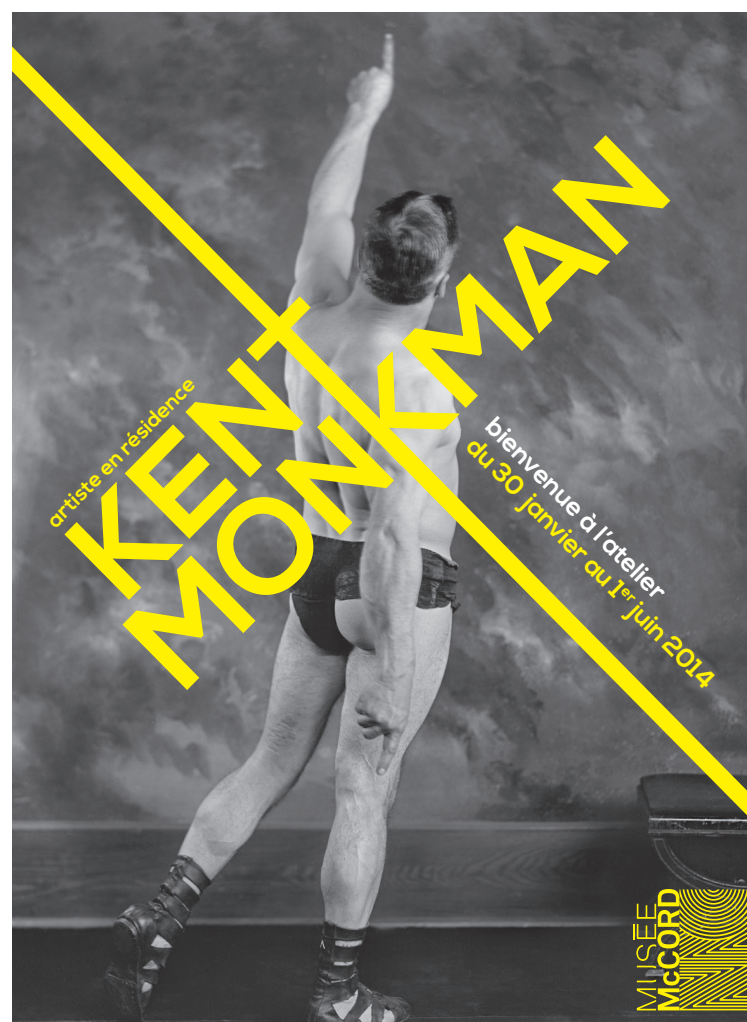
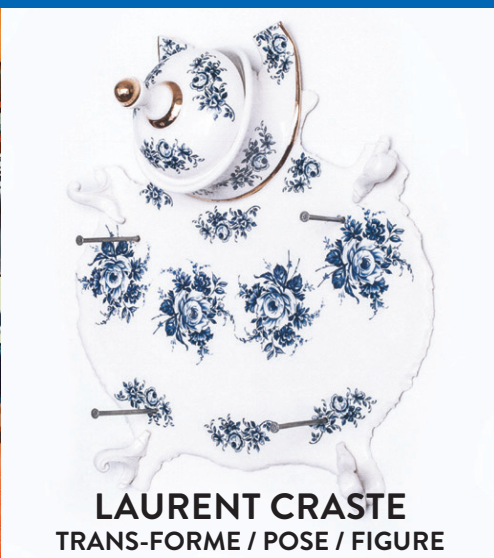
D'ART CONTEMPORAIN



MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL



PLONGEZ DANS L'ART CONTEMPORAIN À TRAVERS 5 EXPOSITIONS INCONTOURNABLES.



CULTURE DE VISU

De la lente combustion du désir

Mise en valeur par la commissaire Michèle Thériault, la première exposition en solo d'Olivia Boudreau est un véritable ravissement à la galerie Leonard et Bina Ellen

L'OSCILLATION
DU VISIBLE. OLIVIA
BOUDREAU

À la galerie Leonard et Bina
Ellen de l'Université Concordia,
jusqu'au 12 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

La première exposition en solo d'Olivia Boudreau, elle dont les œuvres vidéo s'étirent dans la durée, est un véritable ravissement. L'artiste et la commissaire Michèle Thériault ont choisi de faire coexister dans l'espace ces œuvres pour lesquelles la tentation première aurait sans doute été de les isoler. Les vidéos se répondent ainsi dans l'espace, atteignant l'objectif de cette exposition qui consiste à jeter un regard neuf sur dix ans de pratique.

Si toutes les œuvres de Boudreau n'y sont pas, plusieurs remontent aux débuts de l'artiste, alors qu'elle étudiait encore à l'UQAM ou qu'elle était toute jeune diplômée. C'est dire que, déjà, il y avait dans son travail une pertinence qui ne s'est en rien atténuée avec le temps. L'une des œuvres, *Jupe* (2004), donne le ton d'entrée de jeu dans la vitrine de la galerie qui s'offre aux passants. Gros plan sur un tissu écossais qui se voit remonté légèrement, dévoilant ainsi deux fines cuisses nues, qui disparaissent aussitôt sous le tissu. Le manège recommence en boucle, insinuant dès lors une ambiguïté à propos du « motif » de cette image.

Que cherche-t-on à voir dans les images, de surcroît lorsqu'il s'agit d'un corps féminin? C'est là une des questions, mais il y en a bien d'autres, que le travail de Boudreau soulève en faisant précisément sentir au spectateur sa propre activité du regard. Les stratégies mises en avant par l'artiste au fil des années, que sont la lenteur, le plan fixe, la présence réelle ou représentée du corps, les cadrages serrés ou l'inaction, contribuent diversement à retourner le regard sur le regardeur. *Your Piece* (2007), diffusée dans le vestibule, le dit et le performe. De profil, c'est une femme, l'artiste, livrant un monologue inaudible. Le hors-champ et le contenu de cette confidence sont pour nous d'irrépressibles vides à combler.

Les vidéos appellent le noirceur pour leur visionnement et tout le parcours se passe donc dans la pénombre tranquille. Les œuvres, dénuées de dialogues, font entendre les bruits ambiants (chant de criquets, jappement, douche ouverte à répétition...) captés lors des tournages qui avaient pour critère de saisir le réel tel quel, même dans sa durée.

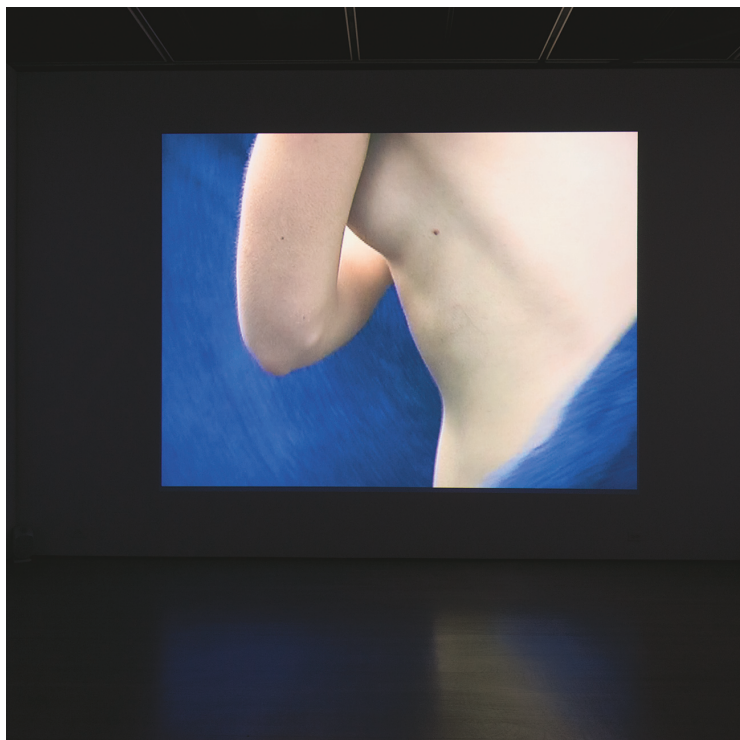
Dans une première salle, le regard croise *Vaches* (2005), *Pelages* (2007) et *Peinture* (2004). Toutes trois mettent en scène l'artiste avec des animaux ou jouant l'animal. Elle tient la pose ou se voit dicter la pose, peut-être comme le chien en laisse dans *Peinture*, obéissant, à qui on a dit de rester tranquille. Mais le corps ploie et se fatigue, car l'action dure parfois des heures, brisant ainsi l'image de l'animalité, domestiquée, à laquelle ce corps de femme est rapproché.

Le corps montré à répétition semble refuser les diktats de l'image, lieu privilégié de possession par le regard. La présence de deux corps réels posant dans la salle d'exposition rend cette dimension encore plus probante. Il s'agit d'une performance, une des nouvelles œuvres de l'artiste. Elle a fait appel à des interprètes qui, pendant des heures, changent de position en alternance; l'un est debout et l'autre est couché, et ils

D Voir aussi Une galerie-photo de certaines vidéos tirées du solo d'Olivia Boudreau. ledevoir.com/culture/arts-visuels



Vue d'installations d'Olivia Boudreau; de gauche à droite: *Box*, 2009, et *Les petits*, 2010.



PAUL LITHELAND

Vue d'installation d'Olivia Boudreau; *Douches*, 2006.

passent de regardeur à regardé, sauf au moment du relais où, pendant quelques secondes, les deux corps se trouvent allongés. L'appareil passivité des deux personnages, leur apathie calculée, fait ressortir le rôle actif du regard seul, ce qui nous implique encore davantage.

Cette dynamique se joue différemment dans plusieurs œuvres de Boudreau. Toutes les fois où l'artiste a fixé des paramètres de tournage et d'action, c'est semble-t-il pour révéler que le désir est construit par l'image et sa mécanique. C'est ce qui ressort de l'ensemble des vidéos présentées, que ce soit le cheval dans son

box filmé pendant 22 heures (*Box*, 2009) ou le corps douché et séché à répétition pendant une heure dans *Douches* (2006), œuvre qui n'avait pas encore été montrée dans un cadre officiel. L'exposition comprend aussi la vidéo des performances *Dehors* (2005) et *Salle C* (2007), dont les durées longues, encore une fois, feront comprendre qu'il est vain de chercher à les saisir dans leur intégralité.

Ce qui n'est pas le cas avec *Femme allongée* (2014), une autre œuvre inédite de l'artiste. Elle opère avec cette œuvre un tournant, fort prometteur, dans sa pratique, qui n'est pas celui qui avait été

pressenti en 2012, lorsqu'elle avait exposé *Intérieur* à la Fonderie Darling. Boudreau, sans aucun doute investie par la monumentalité des lieux, avait réalisé une grande installation, déployant ainsi dans tout l'espace ses vidéos. Dans *Femme allongée*, c'est plutôt le montage et la narrativité qui sont exploités, des stratégies nouvelles au service d'un propos qui, s'il a encore à voir avec le temps, sonde d'autres avenues.

L'œuvre est résolument plus cinématographique, du fait même des moyens pris pour la réaliser, avec ses images de haute qualité et ses mouvements de caméra. Le court film d'une durée de 13 minutes met en scène une femme d'âge mûr allongée sur une table sous un drap blanc. Consciente, elle respire doucement, mais les personnages qui lui rendent visite la traitent en malade, voire en morte. L'ambiance clinique du décor anticipe la morgue, où son corps est peut-être destiné. Le drap, à la fois pan pictural, écran, voile et page blanche, impose sa présence jusqu'à la fin. Il est ce qui sépare aussi quand vient le temps de laver, de palper ou de regarder ce corps qui se voit aussi photographié par un personnage joué par Boudreau, qui surgit avec un appareil polaroid. Le déclin s'active sur ce que le drap levé nous empêche de voir.

Les contenus affectifs, nombreux, ne font ainsi pas l'économie du regard. Une photo polaroid fixée au mur à côté montre un nu féminin, plus jeune, debout devant le décor semble-t-il

aperçu dans le film. Est-ce le même personnage à un autre âge, tout comme la technologie du polaroid en est une du passé? Cette image, qui nous fait sentir voyeur, pourrait être

le plan dérobé de l'histoire ainsi appelée à demeurer une énigme troublante.

Collaboratrice
Le Devoir

— B —
— M —
— A —
— N —
— Q —

4 nouvelles expositions

Musée national des beaux-arts du Québec **MNBAQ .ORG**

Partenaire des activités
Hydro Québec **DELTA QUÉBEC**

Les expositions *Quatre figures de l'art moderne au Québec* ont bénéficié d'une contribution financière du ministère de la Culture et des Communications • Jean Paul Lemieux, *Les Uraines* (détail), 1951, Huile sur toile, 61 x 76 cm. Coll. MNBAQ, achat lors du concours artistique de la province de Québec en 1951 • Jean Paul Lemieux, 1973, Photo: Jean-Marie Villeneuve • Alfred Pellan, *Citron ultra-violet* (détail), 1945, Huile, feuille d'or et peinture fluorescente sur toile, 208 x 167,3 cm. Coll. MNBAQ • Succession Alfred Pellan / SOURAC (2014) • Alfred Pellan, 1968, Photo: André Le Coz • Fernand Leduc, *Jaune* (détail), 1962, Huile sur toile, 162,4 x 129,8 cm. Promesse de don de l'artiste • Fernand Leduc / SOURAC (2014) • Fernand Leduc, 1987, Photo: Richard-Max Tremblay • Jean-Paul Riopelle, *Poussière de soleil* (détail), 1974, Huile sur toile, 252,2 x 246,3 cm. Coll. MNBAQ • Succession Jean-Paul Riopelle / SOURAC (2014) • Jean-Paul Riopelle, 1978, Photo: Basil Zarov

SAYEH SARFARAZ

Micropolitiques

Commissaire : Claire Moeder

Vernissage le 23 février à 14 h

23 FEV au 27 AVR

mda

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
450 662-4440 | www.maisondesarts.laval.ca
Montmorency

Entrée libre

CULTURE › TÉLÉVISION

Deux hommes en or

En déambulation avec Simon et Sugar

STÉPHANE BAILLARGEON

Les deux gars sont au comptoir d'un café. Ils ont reçu leurs go-belets. La montée de lait commence.

Simon reproche une bagatelle à Sugar — pas le sucre, son ami humoriste en belle chair et en os. La réplique claque. La chicane éclair dégénère vers les immigrants, le Québec, le Canada, la langue. Tout y passe, très vite.

Sugar dit à Simon qu'il ne parle pas français mais un charabia que les vrais de vrais Français ne comprennent pas. La preuve: ils doivent sous-titrer les films québécois. Simon crie à Sugar de s'en aller ailleurs avec sa gang d'importés pour exploiter le BS, ou quelque chose du genre.

Un puis l'autre quittent le café sous les regards médusés du commis, des clients. Ces gars-là se retrouvent finalement dans une ruelle et rigolent de leur truc infailliable pour ne pas payer la latte...

La scène concentre tout le charme et l'audace qui font la force de la nouvelle série *Ces gars-là*. La production originale débute lundi soir à 20 h sur V Télé. Le canevas simplissime propose de suivre le quotidien de deux jeunes trentenaires montréalais.

Il y a donc le réalisateur Simon Olivier Fecteau, célèbre pour ses capsules Web *En audition avec Simon*. Il y a aussi l'humoriste Sugar Sammy.

Le premier, très «franco-Québec-communau-centro-gauche», évidemment résidant du Plateau, vient de se faire larguer par sa blonde (Mélicha Désormaux-Poulin). Ça le laisse tristounet, ce qui complique les nouvelles rencontres.

Le second, «centre-droit, anglophone, libéral de naissance», d'origine indienne, habite en

Simon Olivier Fecteau et Sugar Sammy jouent dans *Ces gars-là* des archétypes opposés: le gars poli et posé et le gars plus macho, sans filtre.

« J'aime beaucoup la télé, mais souvent, dans les séries, il manque des dialogues réalistes. Notre premier objectif, c'était donc de créer un produit qui ait l'air naturel. »

Simon Olivier Fecteau

core chez ses parents autour de Côte-des-Neiges. L'adulescent, le Tanguy pendjabi, rêve de rencontrer la flamme qui le fera déménager. Il multiplie les conquêtes et les ruptures. Pour justifier sa rupture avec une déesse souverainiste qui pousse le zèle jusqu'à avoir une affiche de Jacques Parizeau dans les toilettes, Sugar Sammy lui explique: « Tu veux que le Québec soit indépendant. Moi, je ne veux pas être pauvre... »

Quiproquos sociopolitiques

C'est lui qui a eu l'idée de départ. « C'est l'histoire de deux archétypes opposés: un gars plus macho, sans filtre, et un autre plus posé et poli, explique l'humoriste effronté au look de star. La dynamique ouvre la

porte à beaucoup de gags. »

La série coécrite par les deux comédiens, avec l'auteur India Desjardins, semble jouer de l'autofiction, comme le demande un des codes prégnants de la comédie télévisuelle contemporaine. La production précédente de Fecteau s'y conformait, les comédiens reçus en auditions jouant leurs propres rôles en faisant semblant de passer un vrai test. Cette fois, on ne sait pas trop ce que font ces deux hurluberlus dans la vie. Sugar Sammy n'est pas présenté comme humoriste et son ami ne tourne rien. Le bottin de l'Union des artistes ne défile pas à l'écran.

« J'ai vu Sugar Sammy en show en 2010, explique Simon Olivier Fecteau. J'ai adoré son

numéro sur Pauline Marois. On est devenu amis. J'avais des projets de films. Sam a eu un flash, une idée. Il ne voulait pas nécessairement la réaliser avec moi. Après quelques mois, j'ai proposé d'embarquer avec lui. On est partis comme ça et on a intégré nos vies. Dans En audition avec Simon, je m'appelais Simon et je jouais un trou de cul. Là, je m'appelle encore Simon, mais je suis devenu un bon gars. »

Il décortique certaines anecdotes de la série. Oui, une fois, alors que lui et Sam venaient de rencontrer des filles dans un bar, son ex lui a téléphoné pour une urgence: il y avait une araignée dans son salon et elle avait besoin d'aide pour s'en débarrasser. Oui, Simon a déjà fréquenté une fille qui puait épouvantablement de la bouche. Oui, Simon a eu un coiffeur qui semblait jouer au gai pour attirer une clientèle plus raffinée et plus payante.

Les quiproquos sociopolitiques suscitent le plus de situations hilarantes. Ces deux gars-là discutent souvent de questions, comment dire, constitutionnelles, avec une douce ironie et une capacité d'autodérision qui fait vraiment du bien. En plus, souvent, les langues officielles s'entrechoquent, comme dans

la métropole.

« Nous, on s'exprime et on se comporte comme ça, dit M. Sammy, qui s'est fait connaître avec le spectacle bilingue *You're gonna rire*. C'est aussi la réalité de beaucoup de Montréalais. Les langues mijotent, les points de vue se rencontrent, les univers s'entrechoquent. Mes amitiés sont comme ça. J'ai des amis qui parlent trois, quatre langues. Moi, dans la même journée, je passe de l'anglais au français au pendjabi et à l'hindi. »

Simon Olivier Fecteau enchaîne en racontant qu'au fond le but n'est pas tant d'exposer Montréal que de faire une bonne série. « On veut retrouver un certain réalisme dans les situations et les personnages, dit-il. J'aime beaucoup la télé, mais souvent, dans les séries, il manque des dialogues réalistes. Notre premier objectif, c'était donc de créer un produit qui ait l'air naturel. Notre deuxième objectif, c'était de raconter des histoires universelles. Géographiquement, c'est à Montréal. En fait, ça pourrait se passer dans n'importe quelle ville. Ce n'est donc pas une histoire montréalaise. Avant tout, c'est une histoire d'amitié. »

Le Devoir

CINÉMA

MIYAZAKI

SUIITE DE LA PAGE E 1

de passer par là. À ce chapitre, Miyazaki a multiplié les sorties publiques et les tweets exprimant son désir de « séparer Jiro Horikoshi des extrémistes de droite qui se sont emparés de lui comme d'une expression de leur patriotisme et de leur complexe d'infériorité », comme le rapportait, entre autres, *Le Monde* lors de la sortie française du film.

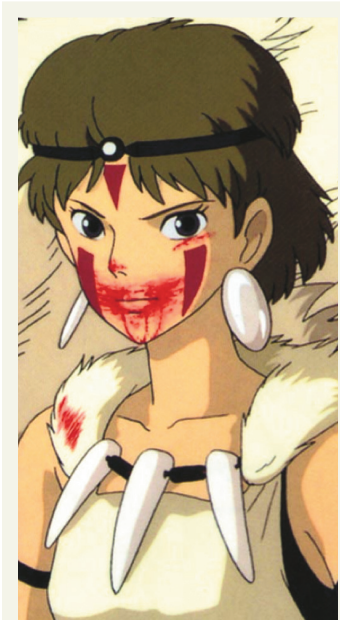
Miyazaki est en outre lui-même un passionné d'aviation — et de machines volantes tous azimuts. Il a déjà consacré un manga au héros de son enfance, dont les appareils lui ont inspiré ses premiers dessins.

Boucler la boucle

Il importe, cela dit, d'insister sur un point: pour biographique qu'il soit, *Le vent se lève*, en nomination pour l'Oscar du meilleur film d'animation, est passablement romancé, notamment eu égard à la trame sentimentale entre l'ingénieur idéaliste et une ravissante tuberculeuse. C'est d'ailleurs ce segment, tiré celui-là d'une nouvelle du poète Tatsuo Hori, qui donne son titre au film. C'est également par celui-ci qu'est cimentée la dimension personnelle du film, la mère d'Hayao Miyazaki ayant elle-même souffert de la maladie qui la tint alitée pendant neuf ans. D'où cette propension, plus tard, à lancer ses héroïnes à l'aventure, à les libérer de toute forme de carcans?

Au final, après s'en être initialement étonné, on comprend que le romantisme suranné qui baigne la seconde partie du film ne trahit pas tant un repli nostalgique de la part d'un cinéaste parvenu au crépuscule de la vie qu'il constitue une évocation encore plus assumée de sa première muse: sa mère. Ainsi *Le vent se lève* porte-t-il en lui l'ensemble de l'œuvre et l'ensemble de l'homme puisque, de l'enfance à l'âge adulte, on y suit le parcours de Hayao Miyazaki.

Le Devoir



STUDIO GHIBLI

Hayao Miyazaki, le maître

1963 Hayao Miyazaki entre au mythique studio Toei comme assistant illustrateur. Il collabore à des productions populaires, comme *Albator* et *Candy*. **1971** Désormais au studio A-Pro, il effectue un séjour en Suède qui le marque profondément. Plus que celle du Japon, c'est la nature des pays scandinaves qui l'inspirera le plus par la suite. **1985** Il cofonde le studio Ghibli avec Isao Takahata afin de développer ses propres sujets. **1996** Naissance du groupe Disney-Tokuma, chargé de distribuer tous les longs métrages Ghibli dans le monde. **1999** Sortie du mégasuccès *Princesse Mononoké* (notre photo) aux États-Unis et au Canada, film qui révèle le cinéaste en Occident et lui vaut sa première nomination aux Oscar. **2003** *Le voyage de Chihiro* remporte l'Oscar du meilleur long métrage d'animation aux États-Unis et, en France, le César dans la même catégorie. **2013** Annonce de sa retraite à la Mostra de Venise.

Les prix RIDEAU récompensent l'innovation, la persévérance et l'audace en diffusion des arts de la scène

FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS

R
PRIX
RIDEAU

PRIX RIDEAU RECONNAISSANCE

Jacques Matte, Théâtre du cuivre, Rouyn-Noranda

PRIX RIDEAU INITIATIVE

Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville, Montréal
Des mots sur mesure

PRIX RIDEAU PARTENARIAT

Corporation du Vieux Théâtre de Saint-Fabien,
Série de codiffusions

PRIX RIDEAU DIFFUSEUR

Salle Pauline-Julien, Montréal

PRIX RIDEAU TOURNÉE

PPS Danse, Danse Lhasa Danse – tournée 2012-2013

PRIX RIDEAU HOMMAGE

Patrick Norman

RIDEAU, le Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis

rideau-inc.qc.ca



CULTURE › CINÉMA



MÉTROPOLE FILMS

Si Adam Bakri dans le rôle d'Omar peut émouvoir, le film ne passera pas à l'histoire pour ses prestations d'acteurs, surtout pas celle de la jeune Leem Lubany qui minaude avec insistance.

Trahir ou ne pas trahir ?

Avec *Omar*, Hany Abu-Assad propose une exploration frontale et sans manichéisme du conflit israélo-palestinien

OMAR

Réalisation et scénario: Hany Abu-Assad. Avec Adam Bakri, Waleed Zuaiter, Leem Lubany, Lyad Hoorani, Samer Bisharat. Image: Ehab Assal. Montage: Martin Brinkler, Eyas Salman. Belgique, 2013, 96 minutes.

ODILE TREMBLAY

Coiffé du prix spécial du jury à Cannes dans la section Un certain regard, en lice pour le meilleur film en langue étrangère (en représentation de la Palestine), *Omar* d'Hany Abu Assad est un film qui s'articule sur plusieurs plans dans la Cisjordanie contemporaine. Jonglant avec le thriller, la romance et le film d'espionnage, le cinéaste ne maîtrise pas tout à fait chaque genre, mais il brosse un riche tissu scénaristique aux revirements inattendus.

Omar constitue aussi une œuvre sur le passage de la jeu-

nesse à l'âge adulte, mais à la dure. Car en suivant trois amis d'enfance palestiniens, Omar (Adam Bakri), Amjad (Samer Bisharat) et Tarek (Lyad Hoorani), politisés, on voit les drames surgir sous chaque pierre. Omar est amoureux de la sœur de Tarek, Nadia (Leem Lubany), et traverse le mur pour la retrouver. Les jeunes hommes veulent aussi tester autrement leur courage. Un jour, ils vont trop loin dans l'embuscade d'un poste militaire israélien: un soldat meurt, Omar est coffré et torturé.

Si Adam Bakri dans le rôle d'Omar peut émouvoir, le film ne passera pas à l'histoire pour ses prestations d'acteurs, surtout pas celles de la jeune Leem Lubany qui minaude avec insistance, mais les fils des trahisons sont très habilement noués, et au terrible climat qui sévit dans les terres occupées, le cinéaste ne fait pas de quartiers. Hany Abu-Assad se révèle plus habile

scénariste que cinéaste. Il sait ouvrir des portes et les laisser ballantes sans tout révéler, comme il sait créer des situations inextricables, qui ne peuvent qu'être tranchées dans le sang.

Qui trahit et pourquoi? La figure de l'agent israélien sans émotions (Waleed Zuaiter) qui ourdit des pactes faustiens est la plus fascinante du film, un être entre deux langues (l'arabe et l'hébreu) qui a brisé les pactes avec sa conscience et vit

en des limbes où les enjeux politiques se passent très bien de scrupules.

La force du film repose sur son exploration frontale et sans manichéisme du conflit israélo-palestinien. Nul n'est vierge et nul ne peut gagner. Reste à se battre jusqu'au bout pour son propre camp. Triste constat d'un univers impossible, où même l'amour avance voilé.

Le Devoir

Le charme discret de la nostalgie

LE COQ DE ST-VICTOR

Réalisation: Pierre Greco. Scénario: P. Greco et Johanne Mercier, d'après son roman. Avec les voix d'Anne Dorval, de Guy Nadon, de Guy Jodoin, de Mariloup Wolfe. Montage: René Caron. Musique: Olivier Auriol. Québec, 2014, 80 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Ca ne peut plus durer! Trop, c'est trop! Voilà qui résume l'état d'esprit des habitants de Saint-Victor, les pauvres qui, matin après matin, ou plutôt aurore après aurore, sont violemment tirés de leur court sommeil par le coq de monsieur le maire. Pas très porté sur la sollicitude envers le genre humain, le plus digne représentant de la famille des gallinacés coque-rique fièrement. Jusqu'au jour où, las de l'entendre, les bonnes gens enragés de la place l'envoient chanter dans le village voisin. Mal leur en prend.

Basé sur le roman jeunesse de Johanne Mercier, *Le coq de St-Victor* est le deuxième long métrage d'animation, après *La*

légende de Sarila, produit par 10^e ave Productions, une compagnie de Québec dont plusieurs capsules et séries voyagent de par le monde.

Campé dans un autrefois québécois idéalisé, le récit assume pleinement sa nostalgie, engendrant ainsi un charme suranné plutôt qu'une atmosphère désuète. D'ailleurs, le réalisateur Pierre Greco l'a dit (et ça se voit), Marcel Pagnol et Chuck Jones sont ses deux principales influences, le premier pour le ton, le second pour la manière. Voilà pour le mélange des genres!

Les petits, qui représentent le public cible, craqueront-ils pour cette proposition au ramage coloré conjuguée au temps de naguère? Difficile à dire. Chose certaine, le film maintient un bon rythme et veille à multiplier les scénettes loufoques afin de garder captif l'intérêt de cet auditoire prompt à la distraction. Ce doit bien être aussi efficace qu'une série de cocoricos.

Le Devoir



EQUINOXE FILMS

Le récit du *Coq de St-Victor* dégage un charme suranné.



MÉTROPOLE FILMS

Le scénario d'*Omar* est tissé de revirements inattendus.

RAPHAËL PERSONNAZ ★★★★★ BÉRÉNICE BEJO

« ON Y RETROUVE L'HUMOUR, LA POÉSIE ET LA JOLIE FANTAISIE DE L'UNIVERS DE DANIEL PENNAC. »
La Croix

AU BONHEUR DES OGRÉS

UN FILM DE NICOLAS BARY

D'APRÈS LE ROMAN DE DANIEL PENNAC

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE métropole

metropolefilms.com

20 FÉVRIER > 1^{ER} MARS 2014

PRÉSENTÉ PAR SAQ EN COLLABORATION AVEC

LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

un événement QUÉBEC CINÉMA

DÉCOUVREZ NOTRE SÉLECTION DE FILMS INDÉPENDANTS !

PAVILLON JUDITH-JASMIN ANNEXE (ANCIEN CINÉMA ONF)

25 FÉVRIER

5 À 7 : POURQUOI S'AUTOPRODUIRE ?

17H AU BISTRO SAQ DE LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

ENTRÉE LIBRE

AVEC RENAUD GAUTHIER, MARIE-CLAIRE LALONDE, JIMMY LAROUCHE, ÉRIC FALARDEAU ET PHILIPPE LESAGE

Présenté par Régie du cinéma Québec

PROGRAMMATION ET BILLETS : quebeccinema.ca

Disponible sur App Store

RÉDEMPTION DE JOEL GAUTHIER MARDI 25 FÉVRIER | 21H30

STANDSTILL DE MAJDI EL-OMARI JEUDI 27 FÉVRIER | 21H30

THANATOMORPHOSE D'ÉRIC FALARDEAU VENDREDI 28 FÉVRIER | 21H30

Bell, Vision Globale, APOO, Québec Cinéma, Telefilm Canada, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Montréal, Québec

Faire parler les esprits et les fusils

Le cinéaste Jeff Barnaby raconte la trajectoire de son premier long métrage, *Rhymes for Young Ghouls*, primé à Tribeca

ANDRÉ LAVOIE

Jeff Barnaby n'était encore qu'un enfant, mais il se souvient parfaitement des remous qui ont agité sa communauté en 1981, celle des Micmacs, et qu'il peut encore revoir dans le documentaire *Incident à Restigouche* (1984), d'Alanis Obomsawin. Il habitait à Listuguj, en Gaspésie, mais comme pour beaucoup de jeunes autochtones, le chemin des grandes villes, et surtout celui du cinéma, fut pour lui vite très attirant.

Après quelques courts métrages remarquables (*From Cherry English, The Colony*), Jeff Barnaby a amorcé l'automne dernier une nouvelle tournée de festivals, dont celui de Toronto et tout récemment celui de Rotterdam, avec sous le bras son premier long métrage de fiction, *Rhymes for Young Ghouls*. La ronde des événements cinématographiques, lui la connaît, lui qui est reparti du Festival du film de Tribeca à New York en 2012 avec le Creative Promise Award, prix remis au scénario le plus prometteur. C'était celui de *Rhymes for Young Ghouls*, qui recevait ainsi une accolade prestigieuse et payante.

En entrevue à Montréal, sa ville d'adoption, le cinéaste ne peut s'empêcher d'ironiser sur l'impact majeur de ce prix sur la trajectoire de son film. « Cette caution américaine, ça excite les distributeurs et les institutions, alors tout le reste du financement a rapidement suivi », affirme Barnaby. « Ça en dit long sur l'état du cinéma canadien... »

Avec un budget d'environ 1,4 million de dollars, il a su faire preuve d'ingéniosité pour illustrer cette histoire où esprits et fusils se volent sans cesse la vedette. Car en 1976 dans la communauté (fictive) de Red Crow, Aila (la jeune Kawnahere Devery Jacobs) a soif de vengeance, déterminée à faire payer à un agent indien sans scrupule la mort atroce de sa mère, une machination qu'elle prépare avec ardeur alors que son père revient au



Jeff Barnaby a fait quelques courts métrages avant de se lancer dans la réalisation d'un long métrage de fiction, dont l'histoire mélange esprits et fusils.

« Lorsqu'un cinéaste est issu d'une minorité, il subit des pressions pour promouvoir des modèles; les Amérindiens sont traités de manière si négative qu'on se sent obligés de faire l'inverse. »

bercaïl après un autre passage en prison.

Suicide, alcoolisme, violence, familles brisées: tous les clichés que certains aiment accoler aux communautés autochtones semblent inscrits dans la trame de ce film. Pourtant, Jeff Barnaby ne prolonge en rien le travail d'observation de documentaristes tels Alanis Obomsawin, « une grande influence dans [sa] carrière et dans [sa] vie, même [s'il ne fait] pas de documentaires ». Ci-

néaste, scénariste, mais aussi poète et peintre, il refuse de noircir exagérément le trait ou d'enjoliver les choses pour soulager la bonne conscience des spectateurs autochtones.

C'est d'ailleurs un sujet qui le passionne, comme si Jeff Barnaby refusait toutes les étiquettes, tous les drapeaux, et surtout tous les slogans revendicateurs d'une communauté. « Quand je regarde les films faits sur les Amérindiens, je ne me reconnais pas. Lorsqu'un ci-

néaste est issu d'une minorité, il subit des pressions pour promouvoir des modèles; les Amérindiens sont traités de manière si négative qu'on se sent obligés de faire l'inverse. Au cinéma, à partir des années 1960, nous sommes passés du vilain au vieux sage branché sur notre mère la Terre qui converse avec les arbres: c'est ridicule! »

Les personnages de *Rhymes for Young Ghouls* parlent parfois avec leurs poings ou à la pointe de leurs fusils, mais aussi avec des forces surnaturelles qui viennent les rassurer ou les effrayer. Tout cela dans une approche stylisée « où le spectateur comprend vite qu'il est ailleurs, et pas dans la réalité. Je ne veux surtout pas qu'il regarde la vraie vie, mais du vrai cinéma ».

Collaborateur
Le Devoir

Rhymes for Young Ghouls prendra l'affiche à Montréal le vendredi 28 février.

Un poème vieux comme le temps

BELLE ET SÉBASTIEN

Réalisation: Nicolas Vanier. Scénario: Fabien Suarez, Juliette Sales, Nicolas Vanier, d'après la série télévisée et le roman de Cécile Aubry. Avec Félix Bossuet, Tchéky Karyo, Margaux Chatelier, Dimitri Storage, Mehdi El Glaoui. Image: Eric Guichard. Musique: Armand Amar. France, 98 minutes.

ODILE TREMBLAY

Un demi-siècle après la série-culte *Belle et Sébastien*, célébrant en montagne l'amitié entre un garçon laissé à lui-même et un chien sans maître, l'explorateur et cinéaste Nicolas Vanier réalise un remake au cinéma, en déplaçant l'action durant la Seconde Guerre mondiale, comme le fit Christophe Barratier avec sa *Nouvelle guerre des boutons*; thème inépuisable.

On devait à Nicolas Vanier des films campés dans la nature sauvage: *Le dernier trappeur*, *L'enfant des neiges*, *Loup*. Cette fois, il s'agit d'une œuvre de commande, dont il s'acquitte avec application: les Alpes sous la neige sont magnifiées et un tas de bêtes sauvages (bouquetin, sanglier, loup, etc.) surgissent derrière les sommets à point nommé, mais que de lieux communs! Il s'agit, ne l'oublions pas, d'un film pour enfants, diffusé ici durant la relâche scolaire, et peut-être les tout-petits y trouveront-ils leur compte, encore que le contexte de l'Occupation leur soit moins familier qu'aux enfants français.

Les bons sentiments sont au

poste, bien sûr. Place au délicieux orphelin (Félix Bossuet, mignon à souhait et bon acteur) recueilli jadis par un berger (Tchéky Karyo, qui en fait des tonnes en ivrogne au cœur d'or). Le garçon ne va pas à l'école mais joue dans les Alpes, malgré tous les dangers, où il se lie d'amitié avec un chien des Pyrénées évadé de son chenil, une chienne en fait, Belle, soupçonnée d'égorger les moutons, traquée par les villageois qui l'appellent la Bête.

Le village de montagne (authentique) est fort joli et les paysages sont superbes, quant aux gambades des deux amis, elles sont pleines de charme. Mais fallait-il que la bête, après traversée d'une rivière, en sorte à ce point blanchie et javellisée? Dans ce thriller de la Résistance, alors que le beau médecin (Dimitri Storage) et la rousse Angelina (Margaux Chatelier, toujours impeccable et bien coiffée) aident les Juifs à traverser en Suisse, on rencontrera aussi un nazi amoureux. Le Sébastien de la série d'origine, Mehdi El Glaoui, joue un vilain chasseur, sympathique clin d'œil.

Une battue, une poursuite, des escalades, une avalanche, la quête d'une mère disparue et des complaints d'amour, le scénario multiplie les rebondissements avec plus ou moins de vraisemblance (le comportement de l'officier allemand laisse perplexé), mais visuellement, *Belle et Sébastien* est réussi, avec de l'émotion tout plein. Mieux vaut avoir cinq ans, quant au reste...

Le Devoir



Félix Bossuet interprète un petit orphelin qui joue dans les Alpes avec un chien au pelage immaculé, même dans l'adversité.

Une catastrophe (ce n'est rien de le dire)

POMPÉI (V.F. DE POMPEII, AUSSI EN 3D)

Réalisation: Paul W. S. Anderson. Scénario: Janet Scott Batchler, Lee Batchler, Michael Robert Johnson. Avec Kit Harington, Emily Browning, Kiefer Sutherland, Adewale Akinnuoye-Agbaje, Carrie-Anne Moss, Jared Harris. Photo: Glen MacPherson. Montage: Michelle Conroy. Musique: Clinton Shorter. États-Unis, Allemagne, 2014, 105 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Pompéi s'attarde aux amours interdites entre un gladiateur et une citoyenne. À mesure que s'enflamme leur désir croît la menace d'une éruption volcanique.

Sur papier, cette production 3D de 100 millions de dollars semble reprendre à son compte les rouages du péplum et du film catastrophe. Dans la réalité filmique, les trois scénaristes ont surtout recopié la formule *Titanic*. Ainsi le navire que l'on sait condamné à sombrer est-il remplacé par une cité vouée à être détruite.

Dans le premier, la noble héroïne promise à un mariage malheureux s'éprend d'un roturier, avec fuite éperdue pendant que tout s'écroule alentour. Dans le second, la noble héroïne est promise à un mariage malheureux — etc. — pendant que tout flambe alentour. Contrairement à Kate Winslet et Leonardo DiCaprio toutefois, Kit Harington (*Le trône de fer*) et Emily Browning (*Sucker-Punch*) font la moue plus qu'ils ne jouent.

Le recyclage cinématographique est un procédé inévita-



Les acteurs Kit Harington et Emily Browning font la moue plus qu'ils ne jouent, ce qui n'améliore pas l'ensemble du film.

ble et peut être source d'amalgames heureux. Hélas! Sous la houlette de Paul W. S. Anderson (la saga *Resident Evil*),

le spectacle se révèle plus désolant qu'épique, quoique l'on y rie beaucoup — sans que ce soit le but recherché. On dirait

un long épisode de la série *Spartacus*, succédané du film *Gladiateur* et de la miniserie *Rome* qui assume son kitsch, à l'opposé de *Pompéi*.

Il faut voir les uns et les autres déclamer des serments d'amitié, de vengeance et d'amour sur fond de destruction massive. Impossible de ne pas se remémorer la célèbre réplique d'Eli Walach dans *Le bon, la brute et le truand*: « Quand tu dois tirer, tire, ne parle pas! » Dans le cas de *Pompéi*, cela donnerait: Quand tu dois fuir, fuis, ne parle pas! Malheureusement pour les personnages, et surtout pour le spectateur, le classique de Sergio Leone ne figure pas sur la liste des œuvres pillées.

Le Devoir

EXCENTRIS

OMAR
HANY ABU-ASSAD - 97 MIN. - V.O. ARABE AVEC S.-T.F.

ET AUSSI À L'AFFICHE :

GLORIA
SEBASTIEN LELIO

JIMMY P.
ARNAUD DESPLECHIN

LA GRANDE BELLEZZA
PAOLO SORRENTINO

DOCVILLE: MASTER OF UNIVERSE
27 FÉVRIER À 20H

CINÉ-KID PRÉSENTE:
LOULOU ET AUTRES LOUPS
23 FÉVRIER À 11H

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
CINEMAEXCENTRIS.COM

sopepsoup

UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESOUPE À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!

CONSULTEZ NOTRE PROGRAMMATION
ET ACHÉTEZ VOS BILLETS EN LIGNE SUR
WWW.FIFEM.COM

17^{ÈME} ÉDITION

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POUR ENFANTS DE MONTRÉAL

**DU 1^{ER} AU 9 MARS 2014
PENDANT LA SEMAINE DE RELÂCHE**

ANTBOY

LOURS MONTAGNE

MA MAMAN EST EN AMÉRIQUE

PRÉSENTATEUR OFFICIEL
Desjardins

EN COLLABORATION AVEC
Montréal

Coopérer pour créer l'avenir